



DEUX ANGES,

OU

MÈRE ET FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR M. V. DE SAINT-HILAIRE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
LE 9 AVRIL 1850.

PERSONNAGES.

EDMOND SENNETERRE, banquier (25 ans).....
 M. GILOTIN, bonnetier.....
 ALFRED DUVERNEY, agent de change.....
 M. DUMORT, avocat.....
 DALZAC, jeune médecin.....
 LORD MELFORT.....
 JOSEPH, domestique d'Edmond.....
 M. ARBAUX, clerk de notaire.....
 LE CAISSIER.....
 NELLY, femme de Senneterre (20 ans).....
 M^{me} DEGLIGNY, mère de Nelly (38 ans).....
 LA BARONNE D'ERSTAAL.....
 M^{me} DE BOMPART, jeune femme à la mode.....
 M^{me} DARMONT, vieille financière ridicule.....
 M^{me} GILOTIN.....
 M^{me} DALZAC.....
 GASPARD GILOTIN, serrurier.....
 FRANÇOIS GILOTIN, ébéniste.....
 UN ARTISTE.....

ACTEURS.

MM. ALEXIS DIDIER.
 LASSAGNE.
 MANUEL.
 BELMONT.
 PAUL BOISSELOT.
 BRASSEUR.
 FRANCE.
 DESQUELS.
 LEMONNIER.
 M^{mes} ROSE FLEURY.
 BERGEON.
 ANGÉLINA LEGROS.
 CELESTE.
 MEREAU.
 ADÈLE.
 LOUISA.

Autres invités pour le bal. — Domestiques en livrée.

La scène est à Paris, après la révolution de Juillet.

NOTA. — A Paris, dans le concert du premier acte, on exécute un solo de violon. En province, on pourra y substituer tel ou tel autre instrument, selon les ressources locales en instrumentistes. Le rôle de Gilotin appartient à l'emploi de premier comique.

S'adresser pour la musique à M. ORAY, chef d'orchestre des Folies Dramatiques.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon très-riche, style Louis XV. — Lustres, candélabres, etc. — Au premier plan, à droite, table de whist; au deuxième, table d'écarté. — A gauche, un piano droit et un pupitre. — En arrière du piano, plusieurs sièges. — Portes à droite et à gauche. — Au fond, une élégante cheminée, ornée de ses accessoires et surmontée d'une glace sans tain, à travers laquelle on voit la salle de bal. — De chaque côté de la cheminée, une porte ouvrant sur cette salle de bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED et EDMOND.

(Ils entrent par le fond à gauche et parlent tout en marchant; ils viennent s'accouder un moment à la cheminée, et descendent ensuite vers l'avant-scène.)

ALFRED. Bravo! mon cher Edmond: des

arbustes, des fleurs, depuis les premières marches de l'escalier jusqu'ici, et partout des tentures, des tapis, des glaces! C'est tout à fait bien. Ta fête fera du bruit dans le monde, mon cher ami, et depuis les barricades de Juillet, on n'aura rien vu de mieux. Cela pourra te coûter un peu cher, par exemple. Mais après tout, quand on a besoin de cré-

dit, un bal peut être une bonne spéculation... à une fin de mois surtout.

EDMOND. Le mien ne vise pas là : ma fin de mois est assurée.

ALFRED. Ah !

EDMOND. Ce que j'ai voulu, c'est donner un exemple que je crois bon à suivre, en ces temps difficiles, par ceux qu'on appelle les heureux de ce monde. Cinq ou six mille francs ainsi dépensés, en effet, par un maître de maison, en font dépenser trente ou quarante mille par ses invités. Et où tout cela va-t-il ? au petit commerce et aux braves ouvriers de plus de dix corps d'état. A ce point de vue, un bal n'est donc pas seulement une occasion de plaisir, c'est encore une bonne et utile action.

ALFRED. Diable ! mais c'est presque de l'économie politique que tu fais là ; c'est bien beau, pour un banquier !... Nous disons donc que tu es en mesure pour ta fin de mois... Eh bien, franchement, je n'en suis pas fâché ; car me trouvant à découvert pour toi d'une somme assez ronde, et ayant besoin de toutes mes ressources pour le paiement de ma charge...

EDMOND, lui donnant un paquet de billets de banque. Que ne parlais-tu plus tôt ? Tiens, voilà de quoi te couvrir.

ALFRED. Oh ! j'étais bien tranquille... Mais c'est singulier... je te croyais un peu gêné depuis la dernière liquidation.

EDMOND. Nous avons trouvé un très-bon prix de la ferme de Villiers, et j'ai décidé ma femme à la vendre.

ALFRED. Ah ! la ferme est vendue ? (A part.) Ça commence. (Haut.) Ah ça ! et tes actions des houillères de Cubsac, faut-il en placer, oui ou non ?

EDMOND. Non, garde-les encore en dépôt dans ta caisse.

ALFRED. Pourquoi donc ça ?... Est-ce que l'opération ne serait pas... aussi bonne... que tu l'avais cru d'abord ? Venant de toi, j'ai pris cela de confiance... tu conçois... parce que je te crois incapable... Enfin, n'importe, provisoirement nous garderons les actions, c'est convenu. — Eh ! parbleu ! j'allais oublier... il faut te préparer à essayer ce soir un rude assaut, mon brave Edmond.

EDMOND. Comment ?

ALFRED. La d'Erstaal est furieuse !... J'étais chez elle quand ta lettre lui est parvenue...

EDMOND. Eh bien ?

ALFRED. Eh bien, elle l'a jetée au feu.

EDMOND. Vraiment ?

ALFRED. Concevez-vous cette impertinence, me dit-elle?... Me défendre de paraître à son bal travesti !... Ah ! c'est une

humiliation que je n'accepte pas, et bien certainement j'irai.

EDMOND. J'espère qu'elle réfléchira.

ALFRED. Rêléchir, quand sa toilette est prête : un costume délicieux, Louis XV pur sang, et qui lui va, ah !

Aux : Comme il m'aimait.

Elle viendra (Bis).

A te braver mettant sa gloire,

De ta défense elle rira,

Son miroir seul la guidera :

Elle est femme, et tu peux m'en croire,

S'il lui promet une victoire,

Elle viendra (Bis).

Et au fait, quel si grand inconvénient trouves-tu dans sa présence à ton bal ? La baronne est reçue dans le monde ; ta femme ne soupçonne rien. Tu as si bien soutenu ton rôle auprès d'elle, qu'elle croit toujours, et de la meilleure foi du monde, à ton amour, à ta fidélité. Si on la laissait faire, elle demanderait pour toi le prix Montyon, pauvre petite femme !

EDMOND. Oui, heureusement, Nelly est loin de se douter à quel point je la paye mal de sa tendresse et de son dévouement !... Et le jour même où elle vient de me donner, aux dépens de sa fortune, une nouvelle preuve de ce dévouement si absolu, j'amènerais en sa présence, dans sa propre maison... Non, non, cela ne sera pas ; ce serait trop odieux.

ALFRED. Ah ! ah ! mais voici du nouveau ! Tu t'amendes donc ? ou plutôt quel que nouvelle intrigue, maître hypocrite... Voyons, conte-moi ça : le règne de la baronne est passé, n'est-ce pas ?

EDMOND. J'en suis plus fou que jamais, au contraire. Cette femme me perdra !... J'ai beau me raisonner, ses caprices, ses emportements, tout ce qui devrait m'éloigner d'elle enfin, m'y attache davantage... Chez moi, je pourrais goûter un bonheur tranquille, sans nuage... toujours un sourire m'y accueille... jamais d'impatience... de contrariété... Eh bien ! ce bonheur facile et calme me pèse ; ce sourire me laisse froid ; cette égalité d'humeur, cette soumission empressée à mes moindres désirs me deviennent presque un ennui... j'ai de l'estime mais pas d'amour à échanger contre tout cela... et mon amour, mon repos, mon honneur peut-être, je vais les porter là où l'esime ne peut me suivre !... Et pourtant ma Nelly est belle aussi, adorable de grâce ! il n'est pas un homme qui n'envie mon sort en la voyant !

ALFRED. Quant à ça, c'est vrai, et moi tout le premier.

EDMOND. Laisse donc... Toi, n'es-tu pas

pris ailleurs, et presque aussi fou que moi ?

ALFRED, Oui, je ne dis pas ; madame de Bompert est une femme charmante, certainement ; mais il y a déjà plus d'un an que je suis sous ce charme-là, et il commence à se faner un peu. C'est égal, je vais toujours la chercher, parce que je ne veux pas de scène aujourd'hui.

EDMOND. Eh bien, en y allant... c'est ton chemin... rends-moi le service de monter chez la baronne... dis-lui que les motifs les plus sérieux me font désirer qu'elle renonce à son projet ; que je ne pourrais voir, dans sa persistance, qu'un parti pris de me compromettre, et que dès lors je romprais inévitablement avec elle... Iras-tu ?

ALFRED. Puisque tu le désires, oui, j'irai ; mais au moins ne l'en prends pas à moi si j'échoue dans mon ambassade. (*A part.*) Et j'espère bien que j'échouerai !

EDMOND. Ma belle-mère !... Chut ! (*Madame Dégligny paraît au fond, en toilette de bal.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} DÉGLIGNY.

M^{me} DÉGLIGNY. Bonjour, Edmond. Monsieur... (*Elle salue Alfred, qui lui rend son salut.*) Où est Nelly ?

EDMOND. Près de notre petit Jules, qu'elle aime surtout, vous le savez, à cause de sa ressemblance avec sa jolie bonne maman.

M^{me} DÉGLIGNY. Est-ce que l'on dit ces choses-là devant témoins ? Me rappeler ainsi mon titre de grand-mère, un jour de bal... Si j'étais coquette, pourtant ?

ALFRED. Oh ! les grands-mères d'héritiers de quinze mois sont de celles qu'on prend encore volontiers pour les sœurs de leurs filles.

M^{me} DÉGLIGNY. Vous êtes bien bon... Mais pour un homme de votre goût, voilà un compliment un peu banal, et surtout fort usé.

ALFRED. Et je suis d'autant plus coupable, madame, que vous deviez, certes, m'inspirer mieux.

M^{me} DÉGLIGNY. Oh ! assez... Si vous dépensez tout avec moi, que vous restera-t-il pour ma fille ? (*Elle remonte vers la cheminée, sur laquelle elle place son éventail.*)

ALFRED, *bas*. Je crois que ta belle-mère ne m'aime pas.

EDMOND. Quelle idée ! et pourquoi ?

ALFRED. Je n'en sais rien.

M^{me} DÉGLIGNY, *revenant*. J'aurai à causer un moment avec vous, Edmond ; mais plus tard, quand j'aurai embrassé Nelly... Ah ! la voilà !

SCÈNE III.

LES MÊMES, NELLY.

NELLY. Ma mère !... (*Elle va l'embrasser.*) Ah ! c'est bien à vous d'être venue de bonne heure. Vous m'aidez à faire les honneurs aux premiers arrivants... Oh ! mais que cette toilette vous va bien !... Mais vous donc, mon aini, n'est-elle pas plus belle et plus jeune que moi ?... Je finirai par en être jalouse !...

M^{me} DÉGLIGNY. Enfant ! prends garde, tu vas forcer M. Duverney à se mettre encore en frais de galanterie pour moi, et cela pourrait le fatiguer.

ALFRED. Moi, madame !... (*Bas à Edmond.*) Décidément, elle m'en veut.

M^{me} DÉGLIGNY. Viens, ma fille ; ces messieurs étaient en conférence, et nous les gênons sans doute.

EDMOND. La conférence était terminée, madame, et, ne l'eût-elle pas été, nous n'avions rien à dire qui dût être un secret pour vous.

NELLY. Vous parliez encore d'affaires, n'est-ce pas ? Dieu, que cela devait vous ennuyer !

ALFRED. Mais pour nous dédommager, nous avons aussi parlé de vous, madame.

NELLY. Ah ! Et qu'en disiez-vous ?

ALFRED. Un mal horrible !

NELLY. Je ne vous crois pas.

ALFRED. Et vous avez raison. Je lui disais au contraire qu'il ne méritait pas son bonheur.

NELLY, *souriant*. Qu'en savez-vous ? (*Se pendant avec grâce au bras de son mari.*) Connaissez-vous au monde une femme plus heureuse que moi ?

ALFRED. Je n'en connais pas, du moins, qui soit plus digne de l'être. Mesdames... (*Il salue et s'éloigne.*)

EDMOND, *le reconduisant*. Je compte sur toi !

ALFRED. Je ferai de mon mieux. (*Il salue de nouveau les dames, et sort.*)

SCÈNE IV.

EDMOND, NELLY, M^{me} DÉGLIGNY.

M^{me} DÉGLIGNY. Est-ce qu'il ne sera pas du bal ?

EDMOND. Il n'aurait garde d'y manquer, puisque M^{me} de Bompert y vient.

NELLY. Tu vas recommencer tes méchantetés, n'est-ce pas ?... Ne le croyez pas, ma mère : M. Alfred m'a très-bien expliqué tout cela.

M^{me} DÉGLIGNY. Ah !... à toi ?

NELLY. Oui. M^{me} de Bompard est la femme d'un de ses amis, qui, en partant pour les Indes, l'a confiée à sa garde.

M^{me} DÉGLIGNY. Mais je la croyais veuve.

EDMOND. Ça a fait cet effet-là à beaucoup de monde. Le fait est qu'à une pareille distance, une séparation ressemble beaucoup au veuvage... Une femme peut s'y tromper.

NELLY. Encore !... Prenez garde, j'en vous aimerai plus.

EDMOND. Je me tais, je me tais.

M^{me} DÉGLIGNY, à Nelly. Ah ça, puisque tu veux que je t'aide à faire les honneurs, il faut au moins me communiquer la liste d'invitation, pour que je sache à qui j'aurai affaire.

NELLY. C'est juste. (Elle lui remet un agenda.)

M^{me} DÉGLIGNY. Voyons. (Elle lit.) « Madame Darmont... » Darmont ?

EDMOND. Vous ne connaissez que cela... haute aristocratie financière... mitaines noires, place d'honneur à sa paroisse, tricotant six heures par jour pour les loteries de charité, et laissant mourir de faim ses parents les plus proches.

M^{me} DÉGLIGNY. Son mari n'est-il pas chef de bataillon de la garde nationale ?

EDMOND. Précisément.

M^{me} DÉGLIGNY. Décoré, je crois ?

EDMOND. Non, pas encore; mais ça ne peut pas lui manquer aux étrennes.

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'a-t-il donc fait ?

EDMOND. Rien de plus que les autres; aussi crie-t-il à l'injustice.

NELLY. Oh ! moi, d'abord, je défends M. Darmont. C'est un très-bon mari, qui ne quitte jamais sa femme.

EDMOND. Refusez-lui donc la croix, après cela !

NELLY. Hou !... mauvais cœur, ce n'est pas comme cela que vous la gagnerez, vous.

M^{me} DÉGLIGNY, continuant à lire. « M. Dalzac... » Ah ! ah ! le petit docteur à la mode ?

EDMOND. Oui, le lion de la Faculté... le roi du galop et de la polka.

NELLY. Tu lui fais là une jolie réputation, pour un médecin.

EDMOND. Est-ce ma faute, s'il n'en a pas d'autre ?

M^{me} DÉGLIGNY. « Dumort. » L'avocat publiciste ?

EDMOND. Lui-même.

M^{me} DÉGLIGNY. Dans l'opposition, n'est-ce pas ?

EDMOND. Dam ! on ne veut pas le nommer procureur du roi.

M^{me} DÉGLIGNY. Ardent champion de l'égalité.

EDMOND. Oh ! ça, c'est une justice à lui rendre : il veut être l'égal, au moins, de tout ce qui lui est supérieur ; pour le reste, c'est une autre affaire.

M^{me} DÉGLIGNY. Comment ? Mais on le dit si populaire, si libéral !

EDMOND. Oui. Oh ! d'un libéralisme, d'une popularité !... Il a changé son bottier la semaine dernière, parce que le drôle avait eu l'impertinence...

M^{me} DÉGLIGNY. De le mal chausser ?

EDMOND. Non, de le saluer dans la rue. Le fait est que ça n'a pas de nom : un bottier !... à qui on ne doit pas ses bottes, encore !

NELLY. Tenez, ne lui nommez plus personne, ma mère, il est trop méchant aujourd'hui.

M^{me} DÉGLIGNY. Tu as raison. (Feuilletant l'agenda.) Trois pages encore !... Mais il y aura foule.

NELLY. Oui, un vrai raout, à l'anglaise.

M^{me} DÉGLIGNY, lisant. « Gilotin. » Ah !... tu as invité aussi les Gilotins ?

EDMOND. J'espère bien que non, par exemple !

NELLY. Ah ! mon Dieu si, mon ami. Ils m'ont tant priée !... ils n'ont jamais vu de bal travesti... Je n'ai pas cru, au surplus, que cela pût te déplaire, puisque ce sont tes parents.

EDMOND. Mes parents, sans doute ; mais... ce sont de ces parents qu'on ne reçoit... que lorsqu'il n'y a personne.

NELLY. Aie ! aie ! Est-ce que tu donnerais dans la popularité de monsieur Dumort ?

EDMOND. Non, certainement ; moi, je ne suis pas fier... on le sait... mais le monde est si singulier !... D'ailleurs, je suis convaincu qu'eux-mêmes se trouveraient gênés... Voyez-vous quelle figure feraient dans un salon ces petits boutiquiers de campagne ?

NELLY. Oh ! tu les amoindris encore. Vaugirard, c'est presque Paris... et puis, ce sont de si bonnes gens !

EDMOND. Bonnes gens, sans contredit, mais ridicules à l'excès ; or, le ridicule éclabousse toujours un peu les proches ; et quant à moi, je ne me soucie pas du tout de la part qu'ils pourraient m'en céder ce soir. Tu vas donc leur envoyer dire bien vite que notre soirée est remise. (Il remonte la scène.)

NELLY, bas à sa mère. Pauvres Gilotins !... j'ai bien envie d'oublier l'ordre.

JOSEPH, à la porte de gauche. Le coiffeur de madame est arrivé.

NELLY. C'est bien, j'y vais. Et toi, Edmond, il faut aussi songer à t'habiller, il est temps.

M^{me} DÉGLIGNY. Oh ! la toilette d'un homme est si tôt faite !... Il aura bien encore quelques minutes à me donner ; je l'ai prévenu que j'avais à causer avec lui.

EDMOND. Je suis à vos ordres, madame. (A part.) Qu'a-t-elle donc à me dire ?

Air nouveau de M. Oray.

NELLY.

Je vous quitte, mais quel mystère
Va donc vous occuper ici ?
Votre air inquiet et sévère
Me fait presque trembler pour lui.
Ne le grondez pas, je vous prie,
Car j'en suis contente...

M^{me} DÉGLIGNY.

Vraiment ?

NELLY.

Et si je veux être jolie,
C'est pour lui seul, je l'aime tant !

Ah ! mais non, il ne faut pas leur dire cela, ça les gêne... Non, monsieur, non, on ne vous aime pas, on vous déteste !

ENSEMBLE.

Je vous quitte, mais ce mystère,
Malgré moi me trouble aujourd'hui,
Si vous le chagrinez, ma mère,
Ah ! j'en souffrirai plus que lui.

M^{me} DÉGLIGNY.

Adieu, pour un instant, ma chère,
Tous les deux, laissez-nous ici ;
Crois-moi, malgré mon air sévère,
Tu n'as rien à craindre pour lui.

EDMOND.

Adieu, pour un instant, ma chère,
Tous les deux laissez-nous ici ;
Et calme-toi, car de ta mère,
Je n'ai rien à craindre aujourd'hui.

Nelly sort par la porte de gauche et lui envoie de loin un baiser.

SCENE V.

EDMOND, M^{me} DÉGLIGNY.

M^{me} DÉGLIGNY. Comme elle vous aime, la pauvre enfant !

EDMOND. J'ai hâte d'apprendre, madame...

M^{me} DÉGLIGNY. A voir ma physionomie calme, et le sourire avec lequel j'accueillais tout à l'heure vos saillies et celles de ma fille, vous n'auriez pu croire, Edmond, que j'étais arrivée ici le cœur rempli de tristesse et d'inquiétude.

EDMOND. En effet, madame, il m'eût été impossible de penser...

M^{me} DÉGLIGNY. C'est que cette tristesse,

cette inquiétude, je voulais surtout les cacher à votre femme. Chère Nelly, si elle en soupçonnait seulement la cause, son bonheur serait détruit à jamais.

EDMOND. Qu'est-ce donc, je vous prie ?

M^{me} DÉGLIGNY. Vos anciens torts envers moi, Edmond, le scandale qui pouvait s'ensuivre, je vous ai tout pardonné, et mon consentement à votre union avec ma fille en a été la preuve.

EDMOND. Pourquoi donc alors revenir sur un passé que tous deux nous avions promis d'oublier ?

M^{me} DÉGLIGNY. Oublier !... pour ce qui ne regarde que moi, oui, c'était un devoir ; mais pour elle, oh ! non, je n'oublie pas. Et qu'avez-vous prouvé le jour où j'ai placé cet ange entre vous et moi ? Vous me donnez votre enfant unique, disiez-vous à son noble père ; vous me la confiez à moi, si peu digne d'elle, à moi qui n'ai rien, qui ne suis rien !... c'est un dépôt sacré, et je vous réprendrai de son bonheur devant Dieu ! Est-ce bien là ce que vous avez dit, monsieur ?

EDMOND. C'est ce que j'ai dit, oui, madame ; mais Nelly est-elle donc malheureuse ? ai-je manqué à mes promesses ?

M^{me} DÉGLIGNY, péniblement. Vous y avez manqué, monsieur.

EDMOND. Madame...

M^{me} DÉGLIGNY. Vous n'aimez plus ma fille.

EDMOND. Qui vous fait supposer ?...

M^{me} DÉGLIGNY. Je ne suppose pas, j'ai des preuves : voyez. (Elle lui montre une lettre.)

EDMOND, sans la lire. Une lettre anonyme.

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'importe qu'elle soit anonyme, si elle dit vrai ? Et ne dit-elle pas vrai lorsqu'elle m'annonce que trois femmes déjà, trois femmes indignes ont pris successivement la place de Nelly dans votre cœur ? Ment-elle encore quand elle me dit que ces liaisons vous ont entraîné dans des dépenses folles, et finiront par vous ruiner ? que déjà la riche terre de Villiers...

EDMOND, s'oubliant. Mais en vérité, c'est une inquisition !... Et qui donc ose se permettre d'espionner ainsi ma conduite ?

M^{me} DÉGLIGNY. Prenez garde ! si votre femme vous entendait !

EDMOND. C'est qu'aussi, c'est révoltant !... M'a-t-on jamais vu manqué d'égards pour elle ?

M^{me} DÉGLIGNY. Des égards !... ah ! quand on est à parler d'égards... Vous voyez bien, monsieur, que vous ne l'aimez plus !... Et encore... des égards, osez-vous dire, quand

ce soir même celle qui vous domine maintenant, mettant bas tout scrupule, toute pudeur, doit venir effrontément s'asseoir en face de ma fille, dans son propre salon!... Et vous dites que vous avez tenu vos promesses, monsieur, que vous les avez tenues en honnête homme!

EDMOND. On vous a trompée, madame. J'ai pu être égaré, entraîné bien loin, mais jamais à un oubli si odieux du respect dû à ma femme. La personne dont vous parlez ne paraîtra pas ici, je vous le certifie, et dès aujourd'hui je romprai avec elle.

M^{me} DÉGLIGNY. Dites-vous vrai?... ah! j'ai besoin de vous croire!... Vous le savez, Edmond, ma Nelly seule m'attache à la vie; je n'ai plus d'autre joie, d'autre consolation dans ce monde!... Et votre abandon... oh! oui, je connais son cœur, votre abandon la tuerait!... mais vous reviendrez à elle, n'est-ce pas? à elle seule!... je l'espère maintenant... (*Lui prenant la main.*) Et pourquoi donc, mon Dieu! ne l'aimeriez-vous pas?... Vous êtes ému... Edmond, mon fils!... allons, c'est bien... (*Souriant.*) Je ne gronde plus, j'oublie.

ENSEMBLE.

Ain de M. Petit.

J'en crois votre promesse :
Non, plus de folle ivresse !
Gardez votre tendresse,
Aujourd'hui,
Pour Nelly !

EDMOND.

Croyez-en ma promesse,
Non, plus de folle ivresse !
Je garde ma tendresse,
Aujourd'hui,
Pour Nelly !

M^{me} DÉGLIGNY, à part.

Mon cœur à l'espoir s'abandonne,
La paix rentre en cette maison.

EDMOND, à part.

Pourvu surtout que la baronne
Écoute la raison !

REPRISE ENSEMBLE.

J'en crois votre promesse, etc.

Edmond porte respectueusement la main de M^{me} Dégligny à ses lèvres et s'éloigne par la porte de droite.

SCÈNE VI.

M^{me} DÉGLIGNY, seule.

Son émotion paraissait sincère... oui, oui, cette fois, il ne me trompe pas... Il rompra avec cette intrigante, et le voilà rendu à sa femme!... Chère enfant, qu'elle ignore toujours qu'elle a pu le perdre!... Mais on vient... trêve aux pensées de famille : au tour du monde, maintenant.

SCÈNE VII.

M^{me} DÉGLIGNY, JOSEPH, puis successivement, ALFRED, M^{me} DE BOMPART, M^{me} DARMONT, LORD MELFORT, M. DALZAC, M^{me} DALZAC, DUMORT, ET AUTRES INVITÉS.

JOSEPH, annonçant. Madame de Bompарт. monsieur Alfred Daverney.

M^{me} DÉGLIGNY, allant au devant d'eux. Plus fraîche et plus jo le que jamais! Je n'espérais pas vous voir si tôt : il me semblait que c'était votre jour d'Opéra.

M^{me} DE BOMPART, minaudant. C'est vrai, et un spectacle délicieux! mais AL... monsieur Alfred n'y aurait pris aucun plaisir : il n'écoute que la danse.

ALFRED. Eh! dame! ça crie moins. Que voulez-vous, je n'entends rien à votre belle musique, moi, et je n'aime que ce que je comprends.

M^{me} DÉGLIGNY, avec une intention marquée. Et êtes-vous sûr de bien comprendre tout ce que vous aimez?

ALFRED, à part. Encore!... (*Haut.*) Demandez... à madame.

M^{me} DE BOMPART. Moi? mais je n'en sais rien, monsieur. (*À madame Dégligny.*) Madame votre fille?

M^{me} DÉGLIGNY, Vous la verrez bientôt; elle achève sa toilette.

ALFRED. Qui sera ravissante, sans doute; elle a tant de goût!

M^{me} DÉGLIGNY. Oui... elle sait choisir. (*Elle remonte la scène.*)

M^{me} DE BOMPART, bas, en gagnant un fauteuil. Pourquoi dire ce que vous ne pensez pas?

ALFRED. Mais je le pense, au contraire.

M^{me} DE BOMPART. Vous êtes aimable! (*Elle s'assied.*)

JOSEPH. Lord Melfort, madame Darmont.

M^{me} DÉGLIGNY, les saluant. Mylord... Eh! bonjour, madame; est-ce que nous n'aurons pas votre mari?

M^{me} DARMONT. Pardonnez-moi, madame, mais plus tard. Il est de garde au château, et, comme chef de bataillon, il dîne avec le roi.

M^{me} DÉGLIGNY. Ah! c'est juste, depuis Juillet, c'est son droit. Autrefois, on lui aurait permis seulement de regarder dîner Sa Majesté; il y a progrès, quoi qu'on en dise.

LORD MELFORT. Pour les dîners, oh! yes! beaucoup fort!

M^{me} DARMONT. Milord!

LORD MELFORT. Oh! yes!... ce était une intempérie de langage... je taisais moi tout de suite.

JOSEPH. Monsieur et madame Dalzac. (*Dalzac est en Pierrot et sa femme en Espagnole.*)

M^{me} DÉGLIGNY. Ah! c'est bien à vous de n'avoir pas dédaigné notre petite fête.

M^{me} DALZAC. Manquer un bal travesti, nous?

DALZAC. Est-ce que c'était possible? Que dites-vous de nos costumes?

M^{me} DÉGLIGNY. Celui de madame est charmant; quant au vôtre, docteur, il vous sied on ne peut mieux.

LORD MELFORT. Comment? ce était un docteur, cette petite Pierrote?

DALZAC. Ça vous étonne?

LORD MELFORT. Nô... Je rappellais-moi, à présent, que je étais dans la France.

DALZAC. Hein?

ALFRED. Le fait est, milord, que chez nous la médecine est très-gaie aujourd'hui: elle a tout à fait quitté le noir.

LORD MELFORT. Et pourquoi ça?

ALFRED. Pour ne plus avoir l'air de porter d'avance le deuil de ses malades.

LORD MELFORT. Ce était pourtant un bon précautionne.

DALZAC. Milord!...

M^{me} DALZAC. Si vous doutez de la science de mon mari, milord, vous pouvez la mettre à l'épreuve.

LORD MELFORT. Merci, bien obligé, d'zankiou, je aimais mieux le voir danser, ce petite pierrote, ce était plus curieuse et plus sûr.

DALZAC. Par exemple!... ah! mais!

JOSEPH, *annonçant*. Monsieur Dumort.

LORD MELFORT, à Alfred. Qui est celui-là?

ALFRED. Un mauvais avocat sans cause, qui fait de la politique faute de mieux.

LORD MELFORT. Le avocat il se déguisait donc pas comme le médecine?

ALFRED. Oh! celui-là est toujours déguisé, milord; seulement on ne voit pas le masque, on le devine.

LORD MELFORT. Oh! yes, très-bien, were well!

M^{me} DÉGLIGNY, à Dumort. Eh bien, monsieur, comment va l'opposition?

DUMORT. Mal, madame, très-mal.

M^{me} DÉGLIGNY. Battue?

DUMORT. Non, mais j'espère qu'on la battra bientôt.

M^{me} DÉGLIGNY. Ah!... Vous n'en êtes donc plus?

DUMORT. Le moyen d'y tenir! Tout homme de bien, tout sincère ami du pays doit désormais s'en séparer.

ALFRED. Voyez-vous?

LORD MELFORT. Tomber le masque? oh! yes!

M^{me} DÉGLIGNY. Je m'étonne, je l'avoue, de vous entendre parler de la sorte.

ALFRED. Moi aussi, car je n'ai encore rien vu dans le Moniteur qui explique...

DALZAC. L'ordonnance y sera demain.

ALFRED. Il est nommé? c'est différent. Je vous en félicite, monsieur. Pour la presse, c'est une autre affaire; elle n'a qu'à se bien tenir! un avocat, ex-journaliste, procureur du roi!

DUMORT. Je serai impartial, monsieur.

ALFRED. J'entends bien; mais c'est égal, dès demain, je me retire de tous les cautionnements de journaux: j'aime autant le bitume à présent.

DUMORT. Ceci sort des bornes, monsieur!

DALZAC. Au contraire.

DUMORT. Comment?

DALZAC. Sans doute: à Paris du moins, ce sont les bornes qui sortent du bitume, et non pas...

DUMORT. Ah! très-joli! (*Il remonte la scène.*)

LORD MELFORT, à Alfred. Ce était un bêtise, n'est-ce pas?

ALFRED. Yes.

SCENE VIII.

LES MÊMES, NELLY, EDMOND, puis LA BARONNE D'ERSTAAL, M. ARBAUX, M. DUCLERC ET DE NOUVEAUX INVITÉS.

Air de la valse de Satan.

Pendant la ritournelle, Nelly entre par la gauche et Edmond par la droite. M^{me} Dégligny rejoint sa fille et commence avec elle le tour du cercle. Joseph annonce encore quelques invités et entre autres M. Arbaux, M. Duclerc, M. Dintrans. Les salons se remplissent..

CHOEUR.

Ce soir (*bis*), quelle brillante fête!

Pour nous charmer, tout va s'unir,

Ce soir (*bis*), aux surprises que l'on s'apprête,

C'est ici le palais du plaisir!

Du bal (*bis*),

Voilà le signal (*bis*).

EDMOND, *bas à Alfred*. Eh bien! la baronne!

ALFRED, *de même*. Elle m'a promis de ne pas venir, mais ce n'a pas été sans peine.

EDMOND. Chut! ma femme!... (*Il va la rejoindre.*)

ALFRED, *appuyé sur le fauteuil de Madame de Bompert*. N'est-ce pas qu'elle est jolie comme un ange?

M^{me} DE BOMPART. Oh, figure chiffonnée!

pas de fraîcheur. (*A Nelly qui s'approche.*) Vous êtes ravissante ce soir, ma mignonne. (*Scraseyant.*) Le rose lui va mal.

ALFRED. C'est possible, mais comme elle va très-bien au rose, ça revient au même.

M^{me} DE BOMPART, lui tournant le dos. Vous êtes insupportable!

ALFRED, gagnant le milieu de la scène. Que vient-on de nous dire, madame? Nous aurons un proverbe entre le concert et le bal?

NELLY. Oh! quelques scènes seulement.

ALFRED. Et par qui?

NELLY. Par un acteur nouveau, qu'on ne connaît pas encore à Paris, mais qu'Edmond dit excellent.

ALFRED. Ah ça, et la loterie des pauvres?

NELLY. C'est par là que nous commencerons. On va la tirer dans notre petite orangerie, qui est de plein pied avec le second salon, et qu'Edmond a fait illuminer à giorno pour cela.

M^{me} DE BOMPART. Il paraît que nous marcherons de surprise en surprise!

NELLY. Nous tâcherons de vous les rendre agréables, madame. Allons, à la loterie. (*Tout le monde remonte la scène. Alfred offre la main à Nelly.*)

M^{me} DE BOMPART, piquée. Ah!... votre bras, Dalzac. (*Edmond remonte ensuite avec madame Dégligny. Au moment où Nelly va disparaître par la porte du fond à gauche, madame d'Erstaal paraît à celle de droite.*)

M^{me} D'ERSTAAL, à Joseph. Je vous dis que c'est inutile. (*Elle s'avance jusque derrière le milieu de la glace de la cheminée. Tout le monde la regarde avec étonnement.*)

EDMOND. Elle!...

M^{me} DÉGLIGNY, à Joseph qui vient à eux. Que signifie?...

JOSEPH. Cette dame n'a pas voulu être annoncée.

M^{me} DÉGLIGNY. Il suffit. (*Joseph s'éloigne.*) Eh bien, monsieur?

EDMOND. C'est malgré mon ordre formel, croyez-le bien; mais elle s'éloignera, j'en réponds.

M^{me} DÉGLIGNY. Faites en sorte, au moins, que Nelly ne soupçonne rien.

NELLY, de loin. Mais viens donc, maman.

M^{me} DÉGLIGNY. Me voilà. (*Au moment où elle va sortir par la porte de gauche, madame d'Erstaal entre en scène par celle de droite et la salue. Madame d'Égligny la regarde et s'éloigne sans lui rendre son salut.*)

SCÈNE IX.

M^{me} D'ERSTAAL, EDMOND.

M^{me} D'ERSTAAL, à Edmond. Qu'a donc votre belle-mère, monsieur? elle n'est guère polie.

EDMOND, cherchant à se dominer. Je vous avais écrit, madame, et je vous avais fait répéter par Alfred que votre présence ici serait une odieuse inconvenance, à laquelle il m'était impossible de donner les mains. Vous aviez paru le comprendre, et vous aviez promis...

M^{me} D'ERSTAAL. J'avais promis de ne pas venir, oui, c'est vrai; mais, toute réflexion faite, j'ai cru devoir manquer de parole. Suis-je donc la seule à qui cela arrive?

EDMOND. Apprenez, madame...

M^{me} D'ERSTAAL. Quoi? que vous voulez une rupture?... mon Dieu! cela se devine... mais moi, je ne la veux pas encore: le prétexte est trop mal choisi.

EDMOND. Le prétexte?

M^{me} D'ERSTAAL. Oui, oui, ce n'est que cela. Que peut-il, en effet, résulter de fâcheux pour vous de ma présence à cette fête? Je ne suis pas repoussée du monde, que je sache. Et si vous avez été aussi discret que vous avez promis de l'être, personne, monsieur Alfred excepté, ne doit soupçonner notre liaison.

EDMOND. Mais ma belle-mère a tout appris, madame.

M^{me} D'ERSTAAL. Est-ce donc elle qui vous fait peur? Je croyais que ce devait être le contraire.

EDMOND. Encore cette calomnie!... oh! vous êtes sans pitié!

M^{me} D'ERSTAAL. Oui, pour les cœurs lâches qui ne se savent que trahir et compromettre.

EDMOND. Assez, madame! il est temps que cela finisse. Voulez-vous que je vous conduise à votre voiture, oui ou non?

M^{me} D'ERSTAAL. Je ne l'ai demandée que pour le petit jour, monsieur. Mais comme vous disiez, tenez, il est temps que cela finisse: soyez donc prévenu que pour me faire sortir d'ici maintenant, il faudrait un bien scandaleux éclat, et je vous défie de le faire. Nous rompons, soit, mais seulement demain, si vous voulez bien. Ce soir, je veux danser.

EDMOND. Ah! c'est à devenir fou!... Mais vous n'avez donc pas vu l'étonnement de tout le monde à votre seul aspect?

M^{me} D'ERSTAAL. Qu'est-ce que cela prouve? on ne m'avait pas annoncée. Vous me nom-

merex, vous me présenterez vous-même à votre femme, et l'étonnement cessera.

EDMOND. Vous présenter, moi!

M^{me} D'ERSTAAL. Il le faudra bien, pour prévenir l'éclat.

EDMOND, *entre ses dents*. Misérable!...

M^{me} D'ERSTAAL. Hein?

EDMOND. Prenez garde, madame.

M^{me} D'ERSTAAL. A quoi? Est-ce que le courage de l'esclandre vous est venu? cela se trouve bien, car les témoins approchent... Eh! justement, c'est madame de Senneterre... l'occasion est vraiment belle!... Allons, monsieur, chassez-moi.

EDMOND. Oh! c'est l'enfer qui m'a lié à cette femme! (*Nelly reparait avec toute la société; elle a à la main un joli porte-cigares brodé.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ET TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

NELLY, *accourant*. Tu as gagné, mon ami, tiens. (*A l'aspect de madame d'Erstaal, elle s'arrête interdite, puis lui fait une révérence que celle-ci lui rend.*)

M^{me} DÉGLIGNY, *à part*. Encore ici!

NELLY, *bas à sa mère*. Quelle est donc cette dame?

M^{me} DÉGLIGNY, *cachant son émotion*. Je ne sais... je ne la connais pas.

M^{me} DE BOMPART, *à Alfred*. Eh! mais, les surprises commencent, ce me semble.

NELLY, *à Edmond*. Mon ami?

M^{me} D'ERSTAAL, *souriant*. Ayez donc la bonté de me présenter, monsieur.

EDMOND, *d'une voix altérée, sans paraître songer à ce qu'il fait*. Madame la baronne d'Erstaal.

M^{me} D'ERSTAAL, *bas*. Je vous disais bien qu'il le faudrait. (*Elle fait une nouvelle révérence à Nelly, qui la lui rend en montrant toujours le même étonnement.*)

M^{me} DÉGLIGNY. Ah! c'est trop d'audace!

NELLY, *à part*. D'Erstaal?

M^{me} D'ERSTAAL. Qui fait un écarté? (*Un des invités se présente.*) Parlez-vous pour moi, milord?

LORD MELFORT. Oh! yes! je pariais toujours pour le beauté. (*Madame d'Erstaal va s'asseoir à la table d'écarté, au premier plan à droite, suivie de son joueur et de lord Melfort.*)

NELLY, *à Edmond, resté comme anéanti à sa place*. Qu'est-ce donc, mon ami, que cette baronne d'Erstaal qui n'est pas sur nos listes?

EDMOND. La baronne!... c'est la femme...

d'un banquier allemand... avec lequel je fais beaucoup d'affaires.

NELLY. Elle est fort belle!... Pourquoi donc ne m'en avais-tu pas parlé?

EDMOND. J'avais à penser à tant d'autres choses!... Je l'avais oubliée.

NELLY. Oublier une aussi jolie femme!... ah! ce n'est pas bien... n'est-ce pas, ma mère!

M^{me} DÉGLIGNY. Sans doute, sans doute... Mais commençons la musique. (*Tout le monde prend place.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH, puis M. ET M^{me} GILOTIN.

JOSEPH, *annonçant*. Monsieur et madame Gilotin.

EDMOND, *à part*. Gilotin!... Allons, il ne manquait plus que cela!

GILOTIN, *dans la coulisse*. Attendez que mon épouse ait ôté ses soques... Et ne perdez pas notre parapluie, surtout!

M^{me} D'ERSTAAL, *riant*. Qu'est-ce que c'est que ça?

EDMOND, *bas à Nelly*. Tu ne leur as donc pas fait dire?

NELLY, *de même*. Je l'ai oublié, mon ami.

EDMOND. Non, non, c'était un parti pris de m'humilier, de me couvrir de ridicule!

NELLY. Mais je t'assure...

EDMOND. C'est bien, c'est bien, c'est sans remède, maintenant.

JOSEPH, *annonçant de nouveau*. Monsieur et madame...

GILOTIN, *paraissant*. Gilotin! vous l'avez déjà dit: marchand bonnetier, rue de Vaugirard, n° 18, à la Belle Limousine!... Attends, ma poule, que j'arrange ton écharpe.

M^{me} GILOTIN. Mais elle est très-bien comme ça, mon bichon. (*Tout le monde rit et chuchotte.*)

ALFRED, *à Edmond*. Où diable as-tu péché ces originaux-là?

GILOTIN. Messieurs, mesdames, la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer; et madame Gilotin, mon épouse, aussi. Fais la révérence, ma bellote... c'est ça... Ah! tiens, voilà le cousin... bonsoir, cousin. (*Il lui serre la main.*)

EDMOND. Bonsoir, bonsoir. (*A part.*) Quel embui!

M^{me} D'ERSTAAL. Ah! ce sont vos parents, monsieur de Senneterre? je vous en fais mon compliment.

GILOTIN. Mais dame!... Nous arrivons un peu tard; mais ça n'est pas notre faute: nous

avons manqué trois fois l'omnibus rouge... Oh ! et la cousine donc, que je ne voyais pas... Bonsoir, cousine. (*Montrant sa femme.*) Vous voyez qu'on a d'aussi belles couleurs dans le Limousin qu'à Paris : Ursule est Limousine, la belle Limousine !... juste mon enseigne... comme ça se trouve, hein ?

Ain du Baiser de la promise. (Loïsa Puget.)

Voyez son éclat, sa grâce et sa tournure.
De tous les maris je suis le plus heureux.
Depuis notre hymen, chaque jour je le jure,
Les chalandis chez moi sont dix fois plus nombreux.
C'est à qui voudra gants de fil et chaussure,
Pour avoir le temps d'admirer ses beaux yeux !

Au comptoir,
Faut la voir,
Quoiqu'on la lutine,
Dépliant,
Détailant,
Maillot
Et tricot.
De la main
De satin

De ma Limousine,
Tout se prend, c'est, ma foi,
Un trésor pour moi !

Eh ! eh ! eh ! (*Il l'embrasse. Tout le monde rit aux éclats.*)

EDMOND. *à part.* Oh ! c'est insupportable ! (*Haut.*) Prenez place, monsieur Gilotin. (*Bas en lui serrant la main.*) Et pour Dieu ! taisez-vous... on ne parle pas ainsi tout haut dans un salon... ce n'est pas l'usage.

GILOTIN. Ah ! ça n'est pas l'usage ? alors, on s'y conformera. Viens nous asseoir, ma chouchoute, et ne parle pas, entends-tu ?

M^{me} GILOTIN. Oui, mon bibi. (*Ils vont s'asseoir tous deux près du piano. Plusieurs jeunes gens entourent aussitôt Ursule.*)

M^{me} DE BOMPART. Ah ! ça, mais, qu'est-ce que cela signifie ?

ALFRED. Je suis comme vous, je n'y comprends rien. (*Gagnant le milieu de la scène.*) Ah ! mais si fait, maintenant j'y suis. Tu as donc changé l'ordre, Edmond ? Je croyais que c'était pour plus tard... C'est le proverbe, mesdames, c'est le proverbe.

M^{me} D'ERSTAAL. Le proverbe ?

GILOTIN. Quel proverbe ?

ALFRED. Oh ! la scène est délicieuse !... et sans paravents encore ! (*A Edmond.*) Eh bien, tu as eu raison, on est plus dans le vrai : oui, comme cela, nous sommes tous ses compères.

GILOTIN. Mes compères ?

ALFRED. *frappant sur l'épaule de Gilotin.* Je vous fais mon compliment, mon cher ami.

GILOTIN. De quoi ?

ALFRED. Vous êtes d'un naturel parfait !

GILOTIN. Faut croire, car Ursule me le dit tous les jours.

NELLY, *à part.* Que faire ? (*Elle cherche des yeux sa mère qui se promène dans le second salon avec monsieur Duclerc, l'avoué.*)

ALFRED. D'honneur, on n'est pas plus comique !... N'est-ce pas, baronne ?

GILOTIN, *se levant.* Comique !... qui ça qui est comique ?... C'est qu'il m'a rit au nez encore !... (*A Nelly.*) Ah ! ça, pour qui me prend-il donc, ce monsieur ?

NELLY, *bas.* Ne faites pas attention... c'est que... il est un peu fou.

GILOTIN, *de même.* Ah ! bah !... Le fait est qu'il a quelque chose dans les yeux... Il n'y a pas de danger, au moins... j'emmènerais mon épouse, moi, d'abord !

NELLY, *riant.* Non, non, mais rejoignez votre femme et ne parlez plus, vous voyez que cela fâche mon mari.

GILOTIN. Ça suffit, je me tairai... C'est égal, c'est malheureux à son âge !... (*A un jeune homme assis près de sa femme.*) Je vous demande bien pardon, jeune homme, mais vous êtes assis sur le ridicule de mon épouse. La place était gardée. (*Rire général.*)

ALFRED. Parfait ! parfait ! (*Bas à Edmond.*) Ah ! ça, mais comme tu regardes la belle Limousine, toi ! elle est très-jolie, j'en conviens ; mais la baronne peut remarquer que tu t'en aperçois trop ; prends garde !

EDMOND. Oh ! cette femme !... (*Il remonte à la cheminée.*)

ALFRED. Cousin Gilotin, on trouve par ici que ça languit un peu. Est-ce que chouchoute n'a pas aussi quelque chose à nous dire ?

M^{me} GILOTIN. Moi ?

GILOTIN, *lui mettant la main sur la bouche.* Ne réponds pas, bichette, il est fou.

ALFRED. Eh ! bien, allez donc, nous écoutons.

GILOTIN. Plait-il ?

ALFRED. On vous dit d'aller.

GILOTIN. Où ça ?

ALFRED. Ah ! ah ! ah ! adorable !... a-t-il l'air stupide ?

GILOTIN, *se levant.* Stupide à présent... ah ! c'est trop fort !... (*A Nelly.*) Non, non, je ne peux pas endurer cela... Apprenez, monsieur !...

ALFRED. Bravo !

GILOTIN, *plus près.* Apprenez !...

ALFRED, *riant.* Quoi ?

GILOTIN. Suffit... on sait ce qu'on sait, allez prendre des douches et laissez-nous tranquilles. (*Tout le monde rit.*)

ALFRED. Insolent !

EDMOND. Monsieur Gilotin, un pareil scandale...

GILOTIN. Mais, dame, aussi, pourquoi recevez-vous des fous dans votre maison ?

ALFRED. Des fous !

NELLY. Aïe ! aïe !

M^{me} DÉGLIGNY, *descendant entre eux.* Veuillez m'écouter, mes-ieurs. Il est temps de mettre un terme à un quiproquo dont, jusqu'ici, M. Alfred a fait seul et très-gaïement les frais.

ALFRED et GILOTIN. Un quiproquo ?

M^{me} DÉGLIGNY. Nous n'en sommes pas encore au proverbe : monsieur ne joue pas la comédie.

GILOTIN. La comédie ! ah ! mais non, ah ! mais non !

M^{me} DÉGLIGNY, *souriant.* Chut !... Il est bien effectivement le cousin de M. Senneterro.

ALFRED. Vraiment ?

GILOTIN. Un peu, et germain encore.. Gilotin, bonnetier, Grande rue de Vaugirard, numéro 18, à la Belle Limousine... prix fixe, et tout ce qu'il y a de mieux. Donne donc des adresses à ces messieurs, ma chérie... *(On recommence à rire.)*

M^{me} DÉGLIGNY. Son langage franc, un peu trop naturel peut-être, son ignorance de nos usages vous égayent... Si vous le connaissiez aussi bien que moi cependant, vous sauriez tout ce qu'il y a de noble...

GILOTIN. Oh ! madame...

M^{me} DÉGLIGNY. De généreux, d'élevé même...

GILOTIN. Oh ! oh !

M^{me} DÉGLIGNY. Sous cette forme un peu... naïve.

GILOTIN. Permettez, permettez.

M^{me} DÉGLIGNY. Au surplus, sa présence ici prouve que si M. Senneterre, son cousin germain, est parti d'un peu loin pour arriver au rang qu'il occupe maintenant, il n'a pas du moins, comme tant d'autres, le ridicule de rougir de son origine ni de l'oublier.

GILOTIN. Tiens, parbleu !

EDMOND. Mais, madame.

M^{me} DÉGLIGNY. Et ce n'est pas tout : pour compléter la preuve, il n'a exclu aujourd'hui aucun parent de sa liste d'invitation, et nous avons encore ici M. Gaspard Gilotin, serrurier, et M. François, ébéniste.

EDMOND, *bas.* Comment ?...

GILOTIN, *de même.* Fallait donc pas dire ça, je les avais fait passer par dessus le marché.

M^{me} DÉGLIGNY, *de même.* Vous avez très-

bien fait. *(Haut.)* Approchez donc, messieurs, approchez. *(Gaspard et François s'avancent et saluent.)*

M^{me} D'ERSTAAL. Comment ! des ouvriers, maintenant !

M^{me} DÉGLIGNY. Et pourquoi pas, madame ? Les véritablement honnêtes gens ne son déplacés nulle part. Tant pis pour ceux qui peuvent se croire hors de place à leurs côtés.

GILOTIN, à Ursule. En voilà une digne femme !

M^{me} GILOTIN. Ah ! oui ! *(M^{me} Dégligny fait asseoir Gaspard et François près de la cheminée et continue à causer avec eux.)*

M^{me} DE BOMPART, *bas.* Pour qui donc cette méchanceté ?

ALFRED, *de même.* Pour la baronne, apparemment.

M^{me} D'ERSTAAL. Monsieur Senneterre !

EDMOND, *s'approchant.* Madame...

M^{me} D'ERSTAAL. Pouvez-vous me prêter quelques louis ? j'ai perdu tout mon or.

EDMOND, *lui remettant sa bourse.* Voilà, madame.

M^{me} D'ERSTAAL, *bas.* Décidément, elle est impertinente, votre belle-mère, elle s'oublie.

EDMOND, *voulant s'éloigner.* Eh ! madame...

M^{me} D'ERSTAAL, *le retenant.* Restez donc près de moi, je vous prie ; vous êtes très-fort, vous me conseillerez. *(Edmond prend un siège avec humeur et s'assied près d'elle.)*

ALFRED, *bas.* Pauvre Edmond, le voilà consigné.

M^{me} DÉGLIGNY, à un jeune artiste qui est auprès du piano. Maintenant, monsieur, quand vous voudrez, nous aurons grand plaisir à vous entendre.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Doche.

Écoutez en silence

Le concert qui commence,

Écoutez, écoutez.

Pendant ce petit chœur d'introduction, tout le monde a repris place. L'artiste exécute une brillante fantaisie. Après le morceau, tout le monde applaudit. On offre des rafraichissements dans le fond. Kelly donne ses soins à ce détail.

TOUT LE MONDE.

Bravo ! bravo ! quel beau talent !

Bravo ! bravo ! c'est ravissant.

GILOTIN, *après tout le monde.* Bravo ! bravo !! bravo !!! Peste ! comme il en détache ce gaillard-là !... Tiens, il a des chausettes unies... un talent comme cela, c'est dommage ! *(Lui touchant le pied avec sa*

badine.) Nous en tenons à jour et brodées, à quatre francs cinquante... Prenez donc notre adresse.

M^{me} DÉGLIGNY, *se levant.* Monsieur Gilotin !

GILOTIN. C'est fini, il l'a. (*A l'artiste.*) Beau talent ! quatre francs cinquante.

M^{me} DÉGLIGNY. Allons, à ton tour, Nelly, tu nous dois une romance.

NELLY. Volontiers, mais il faut qu'Edmond m'accompagne. (*Bas.*) Regardez donc, ma mère, il ne quitte pas cette baronne.

M^{me} DÉGLIGNY. C'est tout simple, elle est étrangère et ne connaît personne ici... il est donc forcé...

NELLY. Oui, sans doute, mais c'est que... tout à l'heure, j'ai entendu quelqu'un qui disait... c'était M. Dumort, l'avocat... Amener sa maîtresse dans la maison de sa femme!... et en disant cela, il regardait cette baronne.

M^{me} DÉGLIGNY. Quelle idée !

NELLY. Oh ! oui, je suis folle. (*La musique continue en sourdine, elle va au piano chercher sa musique.*)

M^{me} DÉGLIGNY. Votre femme vous attend, monsieur Senneterre.

EDMOND, *se levant.* J'y vais, madame. (*Il se dirige vers le piano avec impatience, pendant que M^{me} Dégligny va dans le fond donner un ordre à Joseph. Nelly, surprise en voyant Edmond, fait tomber le cahier de musique ou le couvercle du piano.*)

EDMOND, *s'oubliant.* Quelle maladresse !

NELLY, *saisie.* Monsieur !

EDMOND. Oh ! pardon, pardon !

NELLY, *repreuant ses gants.* Une pareille dureté ! (*Elle quitte le piano.*)

EDMOND. Que faites-vous ?

NELLY. Oh ! je vous ai trop compris !... Je ne chanterai pas...

EDMOND. Y songez-vous ? Et le scandale...

NELLY. Le scandale ! (*Montrant la baronne.*) Il est là, monsieur... Laissez-moi !... (*A ce moment les larmes qu'elle s'était efforcée de retenir la suffoquent : elle se couvre la figure de son mouchoir. M^{me} Dégligny qui revenait, remonte vivement donner un nouvel ordre à Joseph.*)

ALFRED, *pendant ce mouvement, bas à M^{me} de Bompert.* Nelly sait tout, voilà le ménage brouillé.

M^{me} DE BOMPART. Qu'est-ce que cela vous fait ?

ALFRED. A moi ? Rien.

JOSEPH, *très-haut dans le fond.* La voiture de madame la baronne d'Erstaal. (*La baronne, surprise, se lève, regarde d'abord le domestique, puis M^{me} Dégligny, et s'approche lentement de celle-ci.*)

M^{me} D'ERSTAAL. Je vous remercie, madame, de votre obligeante attention. J'espère pouvoir bientôt vous en prouver toute ma gratitude. (*Elle s'éloigne seule. Edmond, troublé, fait un mouvement vers elle.*)

M^{me} DÉGLIGNY, *l'arrêtant.* Osez-vous la suivre ? (*Elle lui montre sa femme assise à gauche. Alfred est à l'extrême droite et regarde Nelly sans écouter M^{me} de Bompert qui veut attirer à elle son attention. Gilotin et sa femme se sont approchés avec intérêt chacun d'un côté du fauteuil de Nelly. La toile tombe sur ce tableau.*)

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente le boudoir de Nelly, petit salon à pans coupés. — Porte principale au fond, et deux portes latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée et ses accessoires. — A gauche, un petit secrétaire. — Fauteuils et chaises recouvertes de housses. — La porte de droite ouvre sur la chambre de Nelly et de son enfant, celle de gauche conduit à l'escalier de service.

SCÈNE PREMIÈRE.

NELLY, M^{me} DÉGLIGNY.

(*Au lever du rideau, il y a sur le secrétaire deux bougies presque entièrement brûlées; il fait grand jour. Nelly, vêtue d'un peignoir blanc, est endormie dans un grand fauteuil, près du secrétaire. L'orchestre exécute en sourdine quelques mesures de la romance de Nina. M^{me} Dégligny ouvre avec précaution la porte du fond.*)

M^{me} DÉGLIGNY, *à la femme de chambre qui paraît avec elle.* Chut !... ne l'éveillons pas... je vais embrasser son enfant, je re-

viendrai ensuite près d'elle. (*Elle traverse le théâtre sur la pointe du pied, et va ouvrir la porte de droite. Au bruit de la serrure Nelly se réveille.*)

NELLY. Qui est là ?... (*M^{me} Dégligny s'arrête, mais ne répond pas.*) Qui est là ?

M^{me} DÉGLIGNY. Moi, ma fille ; mais reste... plus tard...

NELLY, *se levant.* Non, non, venez... je suis si heureuse de votre retour !... (*La musique cesse.*) Cinq mois sans vous voir !

M^{me} DÉGLIGNY. Je n'ai pu revenir plus tôt : ce procès était interminable... Enfin, grâce au ciel, tout est fini ; mon notaire a

reçu ce matin même les fonds qui m'étaient dus. Je ne te quitterai plus maintenant. Mais tu as donc passé la nuit ?

NELLY, *simplement*. Oui, à l'attendre... (*Regardant la pendule.*) Voilà quarante-huit heures bientôt qu'il m'a quittée, et Dieu sait quand il reviendra !

M^{me} DÉGLIGNY. Ah ! c'est odieux !... Ainsi donc, ta douceur, ta résignation, tes sacrifices, rien n'a pu le ramener ?

NELLY. Rien.

M^{me} DÉGLIGNY. Et comme te voilà pâle, accablée !... Tes mains sont brûlantes !... Cet homme... (*L'embrassant.*) Ah ! il me tuera ma pauvre enfant !

NELLY, *avec un sourire pénible*. Non, car je suis mère aussi, moi, et vous le savez, cela donne du courage... Et cependant...

Air de la Bénédiction d'un père. (Loïsa Puget.)

Souvent, malgré moi, ce courage

Est impuissant contre tant de douleur !

Car chaque jour nouvel outrage

Vient ajouter encore à mon affreux malheur !

Parfois, mon cœur outré s'emporte à la colère ;

Je crois que je pourrais me venger et haïr !

Et la fièvre passée, hélas ! dans ma misère,

Je ne sais que pleurer et demande à mourir !

Mais au fond de mon âme,

Dieu me dit : Pauvre femme,

Si tu meurs, ton enfant, que va-t-il devenir ?

Je le vois, je l'embrasse, et ne veux plus mourir !

M^{me} DÉGLIGNY, *la baisant au front*. Tu es un ange !... Et c'est moi qui t'ai préparé un si triste sort !... Qu'ai-je fait, mon Dieu ?

NELLY. Est-ce votre faute?... Il vous a trompée comme moi.

M^{me} DÉGLIGNY. Oui, bien cruellement trompée !... Mais dis-moi, quel a été le sujet de votre dernière altercation ?

NELLY, *prenant un papier sur le secrétaire*. Voyez.

M^{me} DÉGLIGNY, *parcourant l'acte*. Sacrifier ce qui reste à ton enfant ?

NELLY. J'ai refusé de signer.

M^{me} DÉGLIGNY. Et tu as bien fait... Rien n'aurait pu excuser cette faiblesse.

NELLY. Voyant bien que ses instances seraient vaines, sa violence ne connaît plus de bornes ; il m'accabla de reproches, osa me menacer, et s'éloigna enfin en jurant que je ne le reverrais plus.

M^{me} DÉGLIGNY. Et c'est assurément encore cette misérable baronne d'Erstaal qui l'entraîne ainsi à sa ruine ?

NELLY. Non, elle a quitté Paris depuis votre départ, et il avait bien réellement rompu avec elle après notre dernier bal.

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'est-ce donc alors ?

NELLY. Eh ! mon Dieu ! une nouvelle passion, plus folle et plus indigne encore peut-être, mais mieux cachée, car personne n'en soupçonne l'objet. Et c'est à cette passion nouvelle, qui le domine plus qu'aucune autre, et dont on le paye mal sans doute, que je dois ces brusqueries incessantes, ces colères de tous les jours, dont j'ai tant à souffrir maintenant.

M^{me} DÉGLIGNY. Cet état n'est pas supportable ; il faut qu'il ait une prompte fin. J'essaierai une dernière tentative ; si j'échoue, il y aura un parti à prendre, un parti bien cruel, mais qu'au nom de ton enfant je n'hésiterai pas à te conseiller... Allons, remets-toi ; peut-être réussirai-je.

NELLY. Peut-être !... vous ne l'espérez pas ?... et cependant le ciel me devrait bien cette grâce !

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH. Monsieur Alfred Duverney demande si madame peut le recevoir.

M^{me} DÉGLIGNY. Monsieur Alfred... (*Bas.*) Il est donc toujours aussi assidu ?

NELLY. C'est l'ami de mon mari, vous le savez.

M^{me} DÉGLIGNY. Oui, et son digne conseiller.

NELLY. Oh ! non ! il blâme fort sa conduite, au contraire, et se montre pénétré de mon malheur.

M^{me} DÉGLIGNY. Vraiment ? c'est habile, et je vois que je ne m'étais pas trompée. (*A Joseph.*) Faites entrer monsieur Duverney.

NELLY. Quel est votre projet ?

M^{me} DÉGLIGNY. De le congédier, en ton nom, une bonne fois pour toutes.

NELLY. Pourquoi donc ?

M^{me} DÉGLIGNY. Tu vas le savoir.

JOSEPH, *annonçant*. Monsieur Alfred Duverney. (*Alfred entre. Joseph referme la porte.*)

SCÈNE III.

NELLY, M^{me} DÉGLIGNY, ALFRED.

ALFRED, *en entrant*. Sa mère avec elle... (*Il salue.*)

NELLY. C'est sans doute mon mari que vous désiriez voir, monsieur ?

ALFRED. Oui, madame, j'avais en effet à lui parler d'affaires sérieuses ; mais on m'a dit qu'il n'était pas encore rentré... En vérité, je ne conçois plus Edmond... rester quarante-huit heures hors de chez lui !

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'y a-t-il de si étrange, s'il a eu à faire un voyage indispensable ?

ALFRED. Un voyage... Ah! vous croyez?...

M^{me} DÉGLIGNY. Est-ce que vous auriez quelque raison d'expliquer autrement son absence, vous, monsieur?

ALFRED. Non, madame, non... Mais cette absence n'en est pas moins très-fâcheuse, dans un moment comme celui-ci surtout!

NELLY. Comment?...?

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'y a-t-il donc?

ALFRED. Je voudrais pouvoir vous le cacher; mais par moi ou par d'autres, il faut bien qu'enfin la vérité vous arrive... Sa ruine est imminente; il est à la veille de suspendre ses paiements.

NELLY. Juste ciel!...

M^{me} DÉGLIGNY, après un signe à Nelly. Et qui vous a donné cette triste nouvelle?

ALFRED. C'était hier le bruit de la Bourse, madame.

M^{me} DÉGLIGNY. Ah!... Et personne ne plaignait monsieur Senneterre, n'est-il pas vrai?

ALFRED. Non, madame, non, je dois l'avouer, ce n'est pas lui qu'on plaignait... Comme son ami le plus dévoué, je l'ai défendu, mais sans succès. Les désordres de sa conduite sont maintenant trop publics... tout le monde est dans le secret du scandale.

M^{me} DÉGLIGNY. Et c'est là surtout qu'est le mal, n'est-ce pas? Molière l'a dit :

« Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
« Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Il ne s'agissait donc pour lui que de se mieux cacher... Alors, on l'aurait plaint peut-être.

ALFRED. Peut-être, oui... Mais ce qui est bien certain, c'est qu'aujourd'hui je n'ai entendu plaindre que sa jeune femme, si bonne, si belle, si digne d'un meilleur sort!

M^{me} DÉGLIGNY. Ah! c'est très-bien, cela!... Et vous avez été chargé, sans doute, d'être auprès d'elle l'interprète du touchant intérêt de la Bourgeoise de Paris?... Ou peut-être, dans un but tout à fait honorable et désintéressé, vous êtes-vous donné à vous-même cette mission délicate.

ALFRED. Que voulez-vous dire, madame?

M^{me} DÉGLIGNY. Je veux dire, monsieur, que dans le monde, lorsque le malheur et la méintelligence menacent un ménage, il se trouve presque toujours, à point nommé, un homme... le meilleur ami du mari très-souvent... dont le cœur saigne à l'aspect de douleurs imméritées... qui, entraîné par la force de la vérité, ne peut prendre sur lui de dissimuler ou d'atténuer les torts de son infortuné ami, gémit profondément, au contraire, sur le sort de sa belle et intéressante compagne, et n'a... ordinairement... d'autre but

que de jeter le déshonneur, là où l'infortune seule avait jusqu'alors frappé. (*Pendant que M^{me} Dégligny a parlé, Nelly s'est peu à peu éloignée d'Alfred, a remonté la scène et est redescendue près de sa mère.*)

ALFRED. Madame!...

NELLY, bas. Oh! merci, ma mère! merci!

M^{me} DÉGLIGNY. Vous alliez répondre, monsieur.

ALFRED, cachant son dépit. J'allais répondre, madame, qu'une déliance excessive fait souvent calomnier les intentions les plus pures... L'homme en butte à d'injustes insinuations doit s'éloigner, cependant, dès qu'il s'aperçoit que sa présence peut être à charge, et c'est ce que je vais faire. (*Il remonte comme pour sortir et revient entre la mère et la fille.*)

Air :

A Nelly.

Mais en partant, j'ose compter, madame,
Que, malgré tout, un soupçon odieux,
S'effacera promptement de votre âme...

Et je pourrai reparaitre à vos yeux.

Malgré l'affront que l'on vient de me faire,

Si du malheur vous éprouviez les coups,

Appelez-moi... Madame alors, j'espère,

Jugera mieux mon dévouement pour vous!

Il salue M^{me} Dégligny et sa fille d'un air calme et digne; celles-ci lui rendent froidement son salut, et il sort.

SCENE IV.

NELLY, M^{me} DÉGLIGNY.

M^{me} DÉGLIGNY. Je savais bien qu'il se ferait justice.

NELLY. Mais êtes-vous certaine de ne pas l'avoir jugé trop sévèrement?... Il paraissait sincère.

M^{me} DÉGLIGNY. Il a du moins fort bien joué son rôle... Oh! c'est un homme habile et qui, quoique agent de change, a beaucoup d'esprit, mais très-peu de scrupules. Tu me sauras gré plus tard de l'avoir éloigné.

SCENE V.

LES MEMES, JOSEPH.

JOSEPH. Monsieur vient de rentrer. Il s'est enfermé avec son caissier, et m'a chargé de prévenir madame qu'il monterait chez elle dans un instant. (*Il sort.*)

NELLY. Ah! mon Dieu!

SCÈNE VI.

NELLY, M^{me} DÉGLIGNY.

M^{me} DÉGLIGNY, prenant la main de sa fille. Qu'as-tu donc?

NELLY, tremblante. C'est que, d'après ce

que nous a annoncé monsieur Alfred, s'il revient, c'est sans doute pour essayer de nouveau de m'arracher la signature de cet acte... et il est devenu si violent...

M^{me} DÉGLIGNY. En es-tu donc véritablement réduite à trembler devant lui?... Ne l'attends pas alors, je me chargerai de ton refus.

NELLY. Prenez garde de trop l'irriter. Il m'a déjà menacé de me séparer de vous... et que deviendrais-je, mon Dieu, si je ne pouvais plus vous voir ?

M^{me} DÉGLIGNY. Nous séparer!... Oh! sois tranquille, il ne l'oserait pas.

NELLY. Il oserait tout, ma mère!... Vous ne savez pas à quel point il est changé!... On le croirait fou parfois.

EDMOND, dans la coulisse. Qu'on attèle mon tilbury.

NELLY. C'est lui!...

M^{me} DÉGLIGNY. Voyons, du courage. Va te reposer un moment dans la chambre de ton enfant; moi, pendant ce temps, je plaiderai ici sa cause et la tienne.

ENSEMBLE.

Air nouveau de M. Doche.

NELLY.

Ah! devant sa colère,
Mon cœur frémit d'effroi!
Ménagez-le, ma mère,
Pour vous comme pour moi.

M^{me} DÉGLIGNY.

Du courage, ma chère,
Seule ici laisse-moi.
Je saurai, je l'espère,
Le ramener à toi!

Nelly sort par la porte de droite. Presque au même instant, Edmond entre par celle du fond.

SCÈNE VII.

M^{me} DÉGLIGNY, EDMOND.

EDMOND, avant d'entrer. Je n'y suis pour personne. (En entrant.) Ah! c'est vous, madame!... Je comptais trouver ma femme ici.

M^{me} DÉGLIGNY. Elle y était, en effet; mais je l'ai engagée à se retirer pour essayer de goûter un peu de repos.

EDMOND. Je lui avais pourtant fait dire que j'allais monter.

M^{me} DÉGLIGNY. Elle était si faible, si fatiguée!...

EDMOND. Fatiguée... comment cela?

M^{me} DÉGLIGNY, péniblement. Elle a passé deux nuits à vous attendre, monsieur.

EDMOND. Qui l'y forçait?

M^{me} DÉGLIGNY. Qui l'y forçait?... Qui peut forcer, en effet, une pauvre jeune femme

à se tourmenter de l'absence de son mari, du père de son enfant?... Qu'est-ce, après tout, que quarante-huit heures, et que peut-il arriver de funeste en si peu de temps? En vérité, c'est folie de s'en inquiéter, et j'espère que Nelly ne tombera plus dans cette faute.

EDMOND. Vous paraissez disposée, madame, à reprendre le cours de vos reproches... Avant que vous n'alliez plus loin, je dois vous prévenir que je n'ai ni le temps ni la volonté d'en entendre davantage. (Il se dirige vers la porte de droite.)

M^{me} DÉGLIGNY. Je vous ai dit qu'elle reposait, monsieur.

EDMOND. J'ai besoin de la voir; il faut que je la voie à l'instant.

M^{me} DÉGLIGNY. Si c'est au sujet de cet acte, c'est inutile... je pourrai vous répondre pour elle.

EDMOND. Elle vous a donc consultée?

M^{me} DÉGLIGNY. La blâmeriez-vous aussi d'avoir mis en moi sa confiance?

EDMOND. Non, madame; mais je vous blâme, vous, d'en abuser. Je m'explique à présent sa résistance à tous mes desirs. Que cette résistance puisse ou non causer ma ruine, peu vous importe!... Eh! mon Dieu! cette ruine, vous la désirez peut-être!

M^{me} DÉGLIGNY. Moi?... Mais c'est de la démençance!...

EDMOND. Oui, oui, vous me baissez!... Et parce qu'en me donnant votre fille vous n'avez cédé qu'à une nécessité absolue, vous voulez vous venger sur moi de cette nécessité, qui ne fut cependant pas plus mon ouvrage que le vôtre... Et je le vois trop, votre vœu le plus cher est maintenant notre séparation.

M^{me} DÉGLIGNY. Quelle indignité!

EDMOND. Mais prenez-y garde, madame! il est telles extrémités fatales dans la vie qui font tout oublier, tout braver... Ne cherchez donc plus à m'aliéner le cœur de ma femme.

M^{me} DÉGLIGNY. Vous aliéner son cœur, moi?...

EDMOND, marchant avec agitation. Ne me faites plus incessamment obstacle! ne me réduisez pas au désespoir; enfin, car... Eh bien! oui, je parlerais, madame, et nous verrions alors de qui Nelly voudrait se séparer.

M^{me} DÉGLIGNY. Vous parleriez!... (Elle s'arrête.) Mais vous mentiriez donc?... Jamais je ne fus coupable, vous le savez mieux que personne, vous!... Et ce que d'infâmes calomniateurs ont pu dire, vous oseriez le répéter, pour m'enlever l'estime et l'amour de mon enfant?... Oh! mais non, non, c'est

impossible!... vous ne sauriez descendre si bas!...

EDMOND. Je dois... je dois me sauver, madame, je le dois à tout prix!... Je veux être maître chez moi, enfin!... Il faut que Nelly signe cet acte, et elle le signera.

M^{me} DÉGLIGNY, *déchirant l'acte*. Elle ne le signera pas, monsieur.

EDMOND, *tremblant de colère*. Madame...

M^{me} DÉGLIGNY, *avec le plus grand calme*. Allez m'accuser, maintenant, allez mentir, monsieur... Mais Nelly m'entendra à mon tour. Cet homme qui m'accuse, lui dirai-je, il m'a aimée, oui, c'est vrai... ou du moins il a feint pour moi une passion dont la folie menaçait tout ensemble mon honneur et mon repos!... (*Edmond, désespéré, s'assied près du secrétaire.*) Je voulais l'éloigner, lui fermer à jamais ma maison... mais il se montra si désespéré, si repentant, que je consentis à lui pardonner l'audace de son aveu... Bien placé dans le monde, où il jouissait d'une réputation de probité et d'honneur, il avait su gagner la confiance de mon mari... Quoiqu'il fût sans fortune, monsieur Dégligny me proposa de lui donner la main de notre fille unique. La malignité du monde avait été éveillée par ses imprudences, calculées peut-être.

EDMOND, *relevant la tête à ce mot*. Madame...

M^{me} DÉGLIGNY. Oh! j'ai droit de le croire, aujourd'hui... J'étais calomniée, enfin, compromise déjà, quoique toujours pure... Tu l'aimais, toi, mon enfant, je ne pouvais m'y méprendre... Je pardonnai donc encore, je lui fis jurer l'oubli du passé, et votre mariage fut conclu... Ah! si j'eusse connu alors comme je le connais à présent, le scandale, la honte, la mort même, j'aurais tout affronté plutôt que de lui donner ma Nelly!... Voilà ce que je lui dirai, monsieur... Et elle me croira, moi, sa pauvre mère, elle me croira, parce qu'elle sait bien que je n'ai jamais menti, en lui disant que je l'aimais, tandis que vous... Et si elle me croit, monsieur, qu'avez-vous désormais à attendre d'elle, sinon le mépris?... Allez, maintenant, allez m'accuser... Je ne vous retiens plus.

EDMOND, *d'une voix étouffée*. Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (*Regardant M^{me} Dégligny avec égarement.*) Mais vous ne voyez donc pas que je suis perdu, que je suis fou? (*Se levant.*) Vous ne voulez donc pas comprendre que ce n'est pas un désastre ordinaire qu'il s'agit de prévenir ici? que c'est mon honneur, celui de Nelly, de notre enfant, qu'il faut sauver?

M^{me} DÉGLIGNY. Votre honneur!... qu'avez-vous donc fait?...

EDMOND, *remontant la scène*. Ce que j'ai fait?... J'ai été malheureux, et pour lutter avec la mauvaise fortune...

M^{me} DÉGLIGNY. Mais si vous pouvez prouver vos pertes...

EDMOND. Toutes, c'est impossible, et dès lors la justice...

M^{me} DÉGLIGNY. Assez!... Ah! vous me faites frémir!... Et trois cent mille francs préviendraient ce malheur?

EDMOND, *redescendant à droite de M^{me} Dégligny*. Oui, madame.

M^{me} DÉGLIGNY. Eh bien... vous les aurez, monsieur, sans dépouiller votre enfant de ce qui lui reste. (*Elle s'approche du secrétaire et écrit.*)

EDMOND. Que dites-vous?

M^{me} DÉGLIGNY, *en écrivant*. Mon notaire vous remettra cette somme... C'est tout ce que j'avais conservé pour moi. Vous m'en servirez la rente... (*Se levant.*) Je me mets ainsi entièrement à votre discrétion. (*Lui donnant une lettre.*) Tenez, monsieur.

EDMOND. Non, madame, non... Après ce qui vient de se passer, un tel excès de bonté m'humilierait trop à mes propres yeux; je préfère la ruine.

M^{me} DÉGLIGNY. Mais il ne s'agit pas de vous seul, vous le savez bien; vous ne pouvez donc refuser.

Air:

Prenez, monsieur... l'honneur de la famille
Est en vos mains; sauvez donc cet honneur!
Je ne veux rien... Mais à ma pauvre fille
Rendez au moins son seul bien, votre cœur;
Qu'elle retrouve avec lui le bonheur!
Sur son visage, où je n'osais plus lire,
Que le sourire enfin soit ramené;
Et chaque jour, si je vois ce sourire, }
Il me rendra plus que je n'ai donné! } *Bis.*
Et tout alors vous sera pardonné!

(*Sur la ritournelle.*) Elle vient... allez vite... qu'elle ne puisse rien soupçonner... (*Au moment où Edmond sort par la porte du fond, Nelly entre par celle de droite.*)

SCENE VIII.

M^{me} DÉGLIGNY, NELLY.

NELLY. Eh bien, ma mère?

M^{me} DÉGLIGNY, *s'efforçant de sourire*. Eh bien, mon enfant, tout est fini... Il ne te tourmentera plus pour cet acte, et il sera meilleur pour toi, j'espère... il me l'a promis, du moins... Toi, ne lui montre pas de resseignement du passé, entends-tu?... Il faut ménager un peu cette nature irascible, et ta douceur, ta résignation angélique, le ramèneront mieux que des reproches, si fondés

qu'ils puissent être... Quelqu'un!... Chut!
plus un mot là-dessus.

SCÈNE IX.

LES MEMES, GILOTIN.

GILOTIN, *avant d'entrer*. Je vous dis que je veux voir mon cousin.

JOSEPH, *dans la coulisse*. Mais puisque monsieur n'y est pas...

GILOTIN, *ouvrant la porte*. Eh bien, ma cousine, alors... il me faut quelqu'un d'abord!
(*En entrant*.) Ah! vous voilà, cousine... et vous aussi, madame... Eh bien tant mieux... vous ne serez pas trop de deux... Mais avant tout, je vous demanderai une chaise, car je n'en puis plus... je tombe... je suis mort!

NELLY, *approchant une chaise*. Que vous est-il donc arrivé, mon cousin?

GILOTIN. Oh! une chose! une chose!... Je suis perdu, ruiné... Je suis veuf!

M^{me} DÉGLIGNY et NELLY. Veuf?

GILOTIN. Quand je dis veuf, c'est bien pis que ça, ma foi! c'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête!... La Gazette des Tribunaux va en avoir pour quinze grands jours au moins!

M^{me} DÉGLIGNY. Qu'est-ce donc enfin? Expliquez-vous.

GILOTIN. Eh bien, madame, eh bien, ma cousine, apprenez!... (*Se levant*.) Je ne peux pas rester assis... Apprenez que mon épouse, ma propre épouse, mon Ursule, ma biche, l'honneur du Limousin et de la bonneterie, madame Gilotin, enfin, est enlevée.

M^{me} DÉGLIGNY et NELLY. Enlevée!

GILOTIN. Enlevée!... Une petite femme si gentille, si sage, si caressante, qui me dorlotait! Ah! fallait voir!... Toujours de belle humeur, douce et moelleuse comme une flanelle anglaise!... Et puis, ça vous entendait le commerce, ça avait une économie, un ordre!... Jamais un cache-nez à traîner sur le comptoir, jamais de fil en trois égaré dans le fil en quatre!... Toutes les vertus enfin... Ah! j'aurais beau chercher, je n'en retrouverais nulle part une pareille!

NELLY, *souriant malgré elle*. Mais c'est elle qu'il faut retrouver, mon cousin.

GILOTIN. Je crois bien que c'est elle, pauvre chérie! (*Passant à droite*.) Ne faites pas attention, j'ai besoin de marcher.

M^{me} DÉGLIGNY. Et n'avez-vous de soupçons sur personne?

GILOTIN. Des soupçons, non pas précisément; mais des idées... Vous allez voir. Il faut vous dire d'abord que depuis cette grande fête, où ma cousine s'est trouvée mal, vous savez, nous avons eu de nouvelles

pratiques, en jeunes gens surtout. Ursule avait très-bien placé ses adresses; si bien que la boutique ne désemplissait pas, et le bas à jour et la chaussette allaient, oh! mais allaient!... Nous étions lancés enfin: la belle Limousine avait la vogue!... Tenez, le cousin pourra vous le dire, lui.

NELLY. Il vous rendait donc visite?

GILOTIN. Depuis la vogue de la belle Limousine? Certainement, presque tous les jours. Oh! il est bien changé, allez; il n'est plus fier du tout à présent: il m'appelle cousin, devant tout le monde... Et la biche aussi, il l'appelait cousine.

M^{me} DÉGLIGNY. C'est fort bien; mais revenons à l'homme que vous supposez avoir pu abuser de votre confiance.

GILOTIN. M'y voilà. Vous vous rappelez ce muscadin d'agent de change, qui me prenait pour un comédien...

NELLY. Eh bien?

GILOTIN. Eh bien! je crois que c'est lui.

M^{me} DÉGLIGNY. Lui?

GILOTIN. Et qui donc? D'abord, il est venu plusieurs fois avec le cousin, et chaque fois qu'il venait, il faisait ouvrir dix ou douze paquets de bas de soie; et pendant qu'Ursule lui montrait les coutures, il ne regardait que ses yeux. Et puis, il se faisait essayer le pied sur la main, vous savez... et il embrassait les doigts d'Ursule sous prétexte de voir les mailles de plus près... et puis, il disait un tas de choses qui n'avaient pas le moindre rapport avec le tricot. Enfin, quand il avait bien regardé, bien essayé, bien embrassé les doigts, bien dit des choses étrangères au tricot, il s'en allait ordinairement sans rien acheter; ce qui est très-louche. Je me suis toujours défié, moi, des gens qui n'achètent pas.

M^{me} DÉGLIGNY. Vous aurez attaché trop d'importance à quelques plaisanteries de monsieur Alfred.

GILOTIN. Du tout, du tout, c'était sérieux. Le cousin s'en est aperçu aussi... Et c'est même lui qui m'a averti le premier d'y prendre garde... Alors j'ai pris garde; mais ça n'a pas empêché qu'avant-hier...

NELLY. Avant-hier?

GILOTIN. Ah! mon Dieu! oui, voilà quarante-huit heures déjà!... On est venu demander madame Gilotin de la part d'une comtesse Corcy, Torcy, Forcy..., rue Mazarine, 22... Un grand coquin de chasseur... Sa comtesse, disait-il, voulait absolument voir madame Gilotin elle-même. Elle y est allée, la pauvre innocente, et depuis ce moment-là!...

M^{me} DÉGLIGNY, *à elle-même*. Oh ! non, c'est impossible.

GILOTIN. Vous dites ?

M^{me} DÉGLIGNY. Rien... Mais n'avez-vous pas été rue Mazarine ?

GILOTIN. Par exemple !... Si, vraiment, j'y ai été... numéro 22... Mais pas plus de comtesse que de femme Gilotin !... Un méchant petit garni borgne, habité par je ne sais qui, et où tout le monde m'a ri au nez... J'ai tout deviné alors, et je suis rentré à la boutique exténué, hors de moi, la mort dans l'âme !... Tout le quartier savait déjà l'aventure, et on jasnait, on jasnait !... Faut aller chez le commissaire, disait l'un. Faut courir aux Petites-Affiches, disait l'autre. Faut se plaindre au procureur du roi, criait un troisième... Du tout, faut attendre, me dit l'épiciier du coin, à qui un accident du même genre était arrivé dans les temps, faut attendre votre cousin, qui vient tous les jours, pour qu'il vous donne le moyen de retrouver votre femme, sans scandale et sans bruit. Le bruit n'est bon qu'à déshonorer celle qu'on cherche, et ne remédie à rien... Il avait raison l'épiciier... Déshonorer mon Ursule, ah ! cette idée seule !... Et puis au fait, puisque c'était le cousin qui m'avait averti le premier, c'était bien naturel de l'attendre... Et j'ai attendu comme ça deux grands jours... Enfin, n'y tenant plus, j'accours ici, et il faut qu'il n'y soit pas !... Mais c'est égal, vous m'aidez à sa place, vous, madame, et vous aussi cousine, n'est-ce pas ?... Ah ! si je tenais le grand muscadin !... Je ne sais pas si je suis brave, mais pour une chose comme ça !... Oh ! oh !... *(Pleurant.)* Ma pauvre Ursule !... ça me tient là, voyez-vous, ça m'étouffe !

Air : *Sans murmure.*

Rendez-la-moi,

Mon Dieu ! cell' que je pleure,

Dont le cœur d'or, si constant dans sa foi,

Fit l'paradis d' ma modeste demeure,

Si vous n' voulez, ô mon Dieu, que je meure.

Rendez-la-moi !

M^{me} DÉGLIGNY. Calmez-vous, monsieur, calmez-vous; nous pourrons, j'espère...

JOSEPH, *à M^{me} Dégligny*. Le premier clerc du notaire de madame demande à lui parler.

M^{me} DÉGLIGNY. Faites entrer... Je suis à vous tout à l'heure, monsieur Gilotin. *(Elle fait signe à Nelly de s'en occuper; celle-ci le fait asseoir près de la cheminée et cause bas avec lui.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. ARBAUX.

M^{me} DÉGLIGNY, tirant M. Arbaux à l'é-

cart. Je viens d'écrire à l'instant à monsieur Durville.

M. ARBAUX. Je vous apporte sa réponse, madame. *(Il lui remet une lettre.)*

M^{me} DÉGLIGNY. Voyons. *(Lisant.)* « Avant » de livrer vos fonds à monsieur votre gen- » dre, il est de mon devoir de vous préve- » nir que le sacrifice que vous consentez à » faire n'attendrait pas le hut que vous vous » proposez. » Qu'est-ce à dire ?... « Ce » n'est pas uniquement pour faire honneur à » ses affaires que monsieur de Sennetierre » voulait aliéner le reste du patrimoine de » son enfant, mais aussi pour fuir à l'étran- » ger avec une jeune femme qu'il a enlevée » dans sa propre famille. » Lui !... C'était donc bien lui !... « Pour gagner du temps, » j'ai dit à monsieur votre gendre que votre » lettre ne couvrant pas assez ma responsa- » bilité, il fallait un acte en bonne forme qui » établisse bien sa dette envers vous, et qu'il » vous portera lui-même tout à l'heure. » D'après ce que je vous marque ici, j'espère » que vous en refuserez la signature. »

M. ARBAUX. Que dirai-je de votre part à mon patron, madame ?

M^{me} DÉGLIGNY, s'efforçant à cacher son trouble. Vous le remercirez de l'avis qu'il me donne, monsieur. *(Le reconduisant vers la petite porte à gauche.)* Veuillez descendre par l'escalier de service pour ne pas rencontrer M. Sennetierre. Il est bon qu'il ne sache pas que je vous ai vu. *(Redescendant la scène, et froissant la lettre, elle s'oublie et dit à haute voix.)* Ah ! c'est infâme !

SCÈNE XI.

GILOTIN, NELLY, M^{me} DÉGLIGNY.

NELLY, se levant vivement. Qu'avez-vous donc, ma mère ?

M^{me} DÉGLIGNY. Moi ?... rien.

GILOTIN, se levant aussi. Est-ce que vous avez appris quelque chose ?

M^{me} DÉGLIGNY. Non... une affaire qui ne vous touche pas, un odieux manque de foi !... Mais votre cousin va rentrer... et j'espère maintenant, comme vous, qu'il pourra faciliter nos recherches.

GILOTIN. Quel bonheur ! *(M^{me} Dégligny se rassied près du secrétaire, et relit la lettre du notaire.)*

Air : *Bonne et douce Marie.*

ENSEMBLE.

GILOTIN, à part.

Mon pauvre cœur s'agite !

Ursule, ah ! reviens-moi.

Oui, reviens au plus vite ;

Car je me meurs sans toi !

NELLY, *à part.*
 Qu'est-ce donc qui l'irrite,
 Et cause son effroi ?
 Ah ! si son cœur s'agite,
 Ce doit être pour moi !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EDMOND. (*Edmond entre vivement, ne voit ni Gilotin ni Nelly, et va directement vers M^{me} Dégligny, qui se lève à son approche et cache la lettre du notaire.*)

M^{me} DÉGLIGNY, *affectant du calme.* Eh bien, monsieur ?

EDMOND, *avec embarras.* Le notaire a pensé... que votre lettre ne suffisait pas, madame... et il a rédigé cet acte...

M^{me} DÉGLIGNY. C'est bien, donnez-le-moi, je le signerai... Mais avant de terminer cette affaire, il y en a une autre à traiter entre nous. Votre cousin...

EDMOND, *à part.* Lui, ici !

GILOTIN, *allant à lui.* Hélas ! oui, cousin, c'est moi. Je venais vous apprendre... Mais vous vous en doutez déjà, peut-être ?

M^{me} DÉGLIGNY. Un misérable a indignement abusé de la confiance de votre parent. N'ayant pu séduire sa jeune et honnête femme, il l'a attirée dans un piège et l'a enlevée.

EDMOND, *troublé.* Et monsieur soupçonne-t-il ?

GILOTIN. Oui, cousin, oui, je soupçonne, et c'est vous...

EDMOND. Moi !

GILOTIN. Oui, vous qui m'avez mis le premier sur la trace.

EDMOND. Comment !

M^{me} DÉGLIGNY. C'est sur M. Alfred, votre ami, que se sont portés d'abord ses soupçons... mais je lui ai dit qu'il se trompait ; que M. Alfred n'était certainement pas l'auteur de cette infamie... Ne le pensez-vous pas, comme moi, monsieur ?

EDMOND. En effet, madame...

M^{me} DÉGLIGNY. Comptant sur vos sentiments de bon parent, et sur votre honneur, avant d'en venir à un éclat toujours fâcheux, et d'en appeler à la justice, monsieur a songé à réclamer votre assistance loyale, et je l'ai promise en votre nom. Je ne devais pas croire, en effet, qu'il vous fût possible d'oublier en cette triste circonstance qu'il fut un temps (celui où vous étiez bien obscur et bien pauvre encore !...) où cet excellent homme, plus heureux que vous alors, fut pour vous mieux qu'un parent, un bienfaiteur ?

GILOTIN. Pourquoi parler de ça ? Il y

a longtemps qu'il m'a tout rendu ; il ne me doit plus rien.

M^{me} DÉGLIGNY. Vous vous trompez, monsieur, ce n'était pas là une dette ordinaire. M. Senneterre sait bien qu'on peut prendre un reçu d'argent qu'on rembourse, mais qu'on ne prend jamais quittance d'un bienfait.

EDMOND. Sans doute, madame... Mais ici cependant, que puis-je faire ?

M^{me} DÉGLIGNY. Oh ! vous pourriez beaucoup, j'en suis convaincue, si, comme je n'en doute pas, vous êtes sincèrement résolu à nous secourir... L'étendue, la variété de vos relations nous seront assurément d'un grand secours. Et si vous consentez seulement à me remettre un mot pour... quelqu'une des personnes influentes, que je suppose à votre discrétion, je ne douterai plus du succès de nos recherches.

EDMOND, *à part.* Comment a-t-elle su ?..

M^{me} DÉGLIGNY, *indiquant le secrétaire.* Avez-vous la bonté d'écrire, monsieur ?

EDMOND. Puisque vous le désirez, madame... (*Il va au secrétaire et écrit.*)

M^{me} DÉGLIGNY, *bas.* Oh ! vous me rassurez pour elle : vous n'écriviez pas si elle était déshonorée... Ce serait trop lâche.

EDMOND, *de même.* J'écris, madame.

GILOTIN, *à Nelly, qui est pensive et ne l'écoute pas.* J'étais bien sûr qu'il écrirait ; il n'a rien à me refuser maintenant. (*A M^{me} Dégligny.*) J'irai avec vous, n'est-ce pas ?

M^{me} DÉGLIGNY. C'est inutile. Il vaut mieux que vous alliez nous attendre à Vaugirard. Vous annoncerez le prochain retour de votre femme, et vous expliquerez son absence de manière à couper court aux méchants propos.

GILOTIN. Oui, oui, vous avez raison... Pauvre Ursule, il ne faut pas qu'elle ait ce chagrin-là en revenant. (*Il remonte la scène et redescend presque aussitôt à la droite de Nelly.*)

NELLY, *bas à sa mère.* C'était donc lui ?

M^{me} DÉGLIGNY, *de même.* Non, mon enfant, non.

NELLY, *avec indignation.* Lui !!!

M^{me} DÉGLIGNY, *lui montrant Gilotin.* Chut !..

EDMOND, *lui remettant une lettre.* Voilà ce que vous m'avez demandé, madame.

M^{me} DÉGLIGNY, *après avoir parcouru la lettre.* Fort bien... Je vous remercie. (*Elle va sonner.*)

EDMOND. Que désirez-vous, madame ?

M^{me} DÉGLIGNY. Un ordre à donner. (*A Joseph qui paraît.*) Faites monter le caissier. (*A Edmond.*) La plume, s'il vous plaît ?

(Edmond lui cède la place, et elle signe l'acte.)

GILOTIN. Ah! maintenant, cousin, c'est moi qui suis votre débiteur. Croyez que je n'oublierai jamais ce que je vous dois! (A Nelly.) Quel bon mari vous avez là!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALFRED.

GILOTIN. Le grand muscadin!...

NELLY, le retenant. Mon cousin...

GILOTIN. Votre mère a beau dire que ce n'est pas lui, je ne peux plus regarder cet homme-là en face. (Il laisse passer Nelly, qui va vers Alfred.)

ALFRED. Veuillez m'excuser, madame... Mais n'ayant pas trouvé Edmond dans ses bureaux...

EDMOND, bas. Qu'as-tu donc à me dire?

ALFRED, de même. Tout est perdu, mon ami! Je ne vois plus d'autre ressource que la vente de tes actions.

EDMOND. Non, non, je ne veux pas!... C'est inutile.

ALFRED. Inutile? (Il remonte vers la gauche et redescend ensuite.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE CAISSIER.

M^{me} DÉGLIGNY, au Caissier. Veuillez faire

annoncer, monsieur, que votre caisse sera ouverte à deux heures.

LE CAISSIER. Mais c'est impossible, madame!

M^{me} DÉGLIGNY. Cela ne l'est plus, monsieur. Passez chez mon notaire avec cet acte; il vous remettra trois cent mille francs, dont vous donnerez reçu au nom de M. Senne- terre. (Le Caissier salue et sort.)

NELLY, à part. Que signifie?...

M^{me} DÉGLIGNY, à Alfred. Quant à vous, monsieur, je vous ai vu si sincèrement affligé du bruit de Bourse dont vous nous avez entretenues ce matin, que je ne puis douter de l'empressement que vous mettrez à le démentir vous-même, dans l'intérêt de votre ami.

ALFRED. Vous me jugez bien, madame.

M^{me} DÉGLIGNY. N'est-ce pas? (Bas, à Edmond.) J'ai tenu ma parole, monsieur; j'espère que vous n'oublierez pas quelle condition j'y ai mise... Ah! vous seriez le dernier des hommes si vous nous trompiez encore maintenant! (A Nelly qui pleure.) Je te reverrai ce soir, Nelly... Courage! (Haut.) Votre bras jusqu'à ma voiture, monsieur Gilotin. (Gilotin toise Alfred en passant près de lui. Edmond reste anéanti près du secrétaire. Nelly s'appuie d'une main sur la cheminée, et s'efforce de cacher ses larmes.)

ALFRED, à part. Allons, partie remise. (Il salue et sort.)

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un petit salon chez M^{me} Dégligny. — A gauche de l'acteur, cheminée. — Au fond, porte principale; à droite, porte communiquant au reste de l'appartement. — Au premier plan à gauche, fauteuil et petite table à ouvrage, du papier, encre, plumes. — A droite, un canapé placé obliquement.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DÉGLIGNY, M. DUMORT. (Au lever du rideau, M^{me} Dégligny et Dumort sont assis près de la petite table, sur laquelle est une liasse de papiers formant dossier.)

DUMORT. La résolution de madame votre fille est donc irrévocable?

M^{me} DÉGLIGNY. Oui, monsieur. La conduite de plus en plus scandaleuse de son mari l'a forcée à se réfugier chez moi. Il n'y a plus de rapprochement possible entre eux.

DUMORT. Si cependant monsieur Senne- terre, comprenant enfin l'enfermité de ses torts, s'engageait...

M^{me} DÉGLIGNY. L'expérience nous a malheureusement trop prouvé qu'il n'y a aucun fond à faire sur ses promesses. S'il avait pu s'amender, certes, il aurait dû le faire, lors de mon dernier sacrifice, et quand il a vu déjouer ses odieux projets sur une de ses proches parentes. Ce que Nelly a souffert alors, et le pardon généreux qu'elle lui a encore accordé, auraient dû le ramener. Mais non, après une trêve de quelques semaines au plus, il est retombé dans tous ses désordres; il s'est jeté de nouveau dans les spéculations les plus téméraires. Dans l'intérêt de son enfant, autant que pour elle-même, Nelly ne peut donc se désister de sa demande en séparation. Voici son contrat, monsieur. Nous

comptons sur votre zèle et vos lumières pour nous guider dans la suite de ce procès.

DUMORT, *prenant les papiers et se levant.*
Il suit, madame; je m'efforcerai de répondre à votre confiance. (*Il salue; M^{me} Dégligny le reconduit jusqu'à la porte du fond, et va ensuite à la porte de droite.*)

SCÈNE II.

M^{me} DÉGLIGNY, NELLY.M^{me} DÉGLIGNY, *appelant.* Nelly!NELLY, *dans la coulisse.* Me voici, ma mère. (*Elle entre en scène achevant de se ganter.*)M^{me} DÉGLIGNY. Cette toilette... des diamants, des fleurs... Où donc dois-tu aller?

NELLY. A l'Opéra, ma mère.

M^{me} DÉGLIGNY. Au spectacle, toi, aujourd'hui?... Et avec qui donc?...

NELLY. Dans la loge de madame de Bompert.

M^{me} DÉGLIGNY. Madame de Bompert... Ah! c'est elle... Nelly... (*Avec douceur et une sorte d'autorité persuasive.*) Tu n'iras pas à l'Opéra.

NELLY. Pourquoi donc?... quel mal trouvez-vous?...

M^{me} DÉGLIGNY, *lui prenant la main.* Quel mal!... Ils te disent qu'il n'y en a pas, ces gens-là!... Ecoute, mon enfant: demain commencera ton procès en séparation; demain, on demandera publiquement, en ton nom, justice des désordres de ton mari; et aujourd'hui on te verrait brillante et parée dans une loge de théâtre!... Et tu ne conçois pas que ce n'est pas là ta place; qu'on veut te compromettre?

NELLY. Me compromettre!... Dois-je donc, parce que mon mari me trompe et me délaisse, me condamner à une retraite continuelle?... Se prive-t-il de rien, lui?

M^{me} DÉGLIGNY. Ce langage... Qui donc est venu ici ce matin?... Tu as revu monsieur Alfred.

NELLY. Eh bien, oui, ma mère, c'est lui qui s'est chargé de l'invitation de madame de Bompert.

M^{me} DÉGLIGNY. A merveille! le plan se voit. Sais-tu bien ce que veut cette femme? Une bonne renommée est ce qui l'offusque le plus, comme toutes ses pareilles. Tombée dans le mépris public, elle veut le partager, pour en être moins accablée. Ton tour lui semble venu. Coquette, sans pudeur et sans retenue, elle est au bout de son caprice, et

te livre à l'amant qu'elle quitte, parce qu'elle compte sur l'éclat de ta chute pour étouffer le bruit de la sienne. Va donc ce soir à l'Opéra; que le public, qui s'amuse souvent du scandale, mais ne le pardonne jamais, que le public t'y voie avec monsieur Alfred, à côté de cette femme, et demain, ta réputation sera au niveau de la sienne, demain tu seras perdue.

NELLY. Ma mère!... Je n'irai pas, je vous le promets. (*Elle ôte ses gants.*)M^{me} DÉGLIGNY. Bien, mon enfant... et désormais, ne prends conseil que de ton cœur ou de moi... Tu t'en trouveras toujours bien. Je vais un moment chez les Gilotins essayer encore de ramener un peu de calme et de sérénité dans ce ménage si heureux naguère, et, comme le tien, si triste aujourd'hui!

NELLY. Comment!... est-ce que mon cousin?...

M^{me} DÉGLIGNY. Bien convaincu de l'innocence et de la pureté de sa compagne, il est toujours aussi affectueux pour elle; mais depuis six mois pourtant, depuis cet enlèvement dont, fidèle au serment qu'elle m'a fait, Ursule a toujours refusé de lui nommer l'auteur, il a totalement perdu sa naïve bonhomie. Toujours triste, taciturne, inquiet, il ne reste presque plus chez lui. C'est une révolution complète, en un mot, et dans laquelle le bonhomme a disparu pour faire place à l'homme digne, méditatif, sévère. Sa pauvre petite femme, qui ne sait ce que peut présager un pareil changement, s'en effraie et s'en déssole chaque jour davantage. Elle dit que moi seule, qu'il aime beaucoup parce que je la lui ai rendue, j'ai le pouvoir de le dérider un peu, et tu dois comprendre pourquoi je considère comme un devoir sacré de lui porter cette consolation aussi souvent que je le puis.

NELLY. Oh! vous êtes bonne, ma mère, vous êtes bonne comme une sainte!

M^{me} DÉGLIGNY. Adieu, mon enfant. En sortant de chez eux, je reviendrai passer la soirée avec toi. Tu m'attendras, n'est-ce pas?

NELLY. En pouvez-vous douter maintenant?

M^{me} DÉGLIGNY, *là baisant au front.* Adieu, adieu... Oh! oui, oui, ils auront beau faire, ils ne pourront te flétrir!... Adieu! (*Elle sort sur la ritournelle du couplet suivant.*) A ce soir!

SCÈNE III.

NELLY, seule.

AIR: *Romance des Sabines.*Elle a raison... non, point de fête,
Restons seule avec ma douleur.

Que le scandale qui s'opprète,
S'il doit consommer mon malheur,
Ne puisse atteindre mon honneur !
Et toi, mon Dieu, dans ma misère,
Conserve-moi mon seul soutien,
Ma mère !... Ah ! c'est mieux qu'une mère,
Mon Dieu ! c'est mon ange gardien !

Voyons... écrivons qu'on ne compte pas sur moi. (*Au moment où elle va à la table, Alfred parait.*)

SCÈNE IV.

NELLY, ALFRED.

NELLY, *d part.* Monsieur Alfred !...

ALFRED. Madame de Bompard vous attend en bas dans sa voiture, madame, et je venais...

NELLY, *déconcertée.* Ah ! elle m'attend... c'est que... je suis désespérée vraiment qu'elle ait pris la peine de se déranger... J'allais lui écrire qu'il m'est impossible de l'accompagner à l'Opéra.

ALFRED. Y songez-vous ?... Mais c'est un affront que vous lui faites !... Et quelle raison ?...

NELLY. Je suis très-souffrante, ce soir...

ALFRED. Elle ne pourra vous croire, madame, en vous voyant surtout plus fraîche et plus belle que jamais... Non, non, vous avez un autre motif.

NELLY. Eh bien, oui, monsieur... j'ai réfléchi que dans ma position... il serait peu convenable...

ALFRED, *ironiquement.* Vous avez réfléchi ?... C'est-à-dire que l'on s'entête ici à ne vouloir faire de vous qu'une victime résignée. Ainsi, pour votre mari, l'éclat, le bonheur, les fêtes ; pour vous, la retraite, l'ennuï, les larmes !... Partage fort équitable, en effet... Et l'on dit que l'on vous aime !

NELLY. Je ne puis douter, monsieur, de la tendresse de ma mère, et je ne comprends pas ce qui pourrait vous en faire douter plus que moi.

ALFRED. Eh ! mon Dieu ! j'y crois volontiers comme vous... Mais il faut convenir au moins que cette tendresse est bien mal servie par son expérience !

NELLY. Comment ?

ALFRED. Sans doute. Quoi qu'elle puisse dire, je suis convaincu, moi, qu'en faisant ce que toute autre femme eût fait à votre place, sans manquer à vos devoirs, toutefois (Dieu me garde de vous y engager jamais !...) je suis convaincu, dis-je, que si Edmond vous avait vue, à son exemple, toujours riante, dissipée, et, comme les femmes qu'il vous pré-

fère, fêtée à grand bruit, environnée d'hommages, il vous serait revenu beaucoup plus vite et plus sûrement.

NELLY. Quoi ! vous pensez ?...

ALFRED. Comment pourrais-je en douter, quand lui-même, répondant à mes reproches, m'a dit tant de fois : Eh ! que veux-tu que je fasse d'une vertu pleureuse, qui ne sait que se plaindre et gémir ? N'est-ce pas à périr d'ennui ?

NELLY. Il vous a dit ?...

ALFRED. Hélas ! oui, madame, et j'en souffrais cruellement pour vous !... C'est de ce moment que je résolus de vous donner quelques conseils... Mais une autre influence plus respectable sans doute, et croyant mieux comprendre vos intérêts, est venue me combattre, dénaturer, calomnier mes motifs...

NELLY. Ma mère a pu se tromper, monsieur Alfred.

ALFRED. Oh ! oui, croyez-le bien, elle s'est trompée... en travestissant d'abord un attachement pur et respectueux en une passion qui aurait menacé votre honneur. Certes, si jamais femme a mérité un amour ardent, sincère, inaltérable, c'est vous, madame !... Eh ! bien, cet, amour... je ne l'ai pas eu, je ne l'ai pas pour vous... Si j'avais eu ce malheur... je dis malheur, car c'en est toujours un d'aimer... sans espoir... eh bien, c'eût été un secret entre le ciel et moi... Jamais un aveu, une confidence, une indiscretion... ne vous eût compromise aux yeux du monde... Je vous eusse révéleré enfin plus encore que je ne vous eusse aimée ! parce que je le répète, si je ne connais pas de femme dont les charmes, l'esprit, les grâces doivent inspirer plus d'amour... je n'en sais pas non plus dont les vertus commandent plus de respect ! Ce que j'éprouve encore aujourd'hui pour vous, madame, n'est donc qu'une sympathie profonde, une sorte de révolte contre le malheur qui vous poursuit, et le désir ardent de vous aider à y mettre un terme ; rien de plus, croyez-le bien, rien qu'il faille cacher au monde ou à vous, rien enfin qui puisse vous offenser !

AIR de la romance de l'Éclair.

Et maintenant, que de mon âme
Je vous ai dit, en toute bonne foi,
Le vrai secret... la vôtre ici, madame,
Doit-elle encor se délier de moi ?
Si des conseils, dictés par la prudence,
Sont, malgré tout, traités avec mépris,
Trop tôt peut-être aurez-vous l'assurance
Qu'ils méritaient de vous un autre prix !

J'attends vos ordres, madame.

NELLY. J'ai promis à ma mère de ne pas

aller à l'Opéra, et quoi qu'il puisse m'en coûter de désobliger madame de Bompárt, je ne puis l'y accompagner.

ALFRED. Je n'insiste plus, madame. Vous n'irez donc pas à l'Opéra. M. de Senneterre n'y mettra pas tant de scrupule, lui !... Il y sera très-certainement : il a loué une avant-scène. Il y sera avec sa nouvelle maîtresse, étalant à vos dépens un luxe scandaleux. On l'admirera ; parce qu'elle est belle en effet... Et si l'on s'occupe aussi de vous, ce ne sera plus pour vous plaindre... Cela lui convient apparemment, dira-t-on, puisqu'elle le souffre ; c'est sa faute ; elle n'a que ce qu'elle mérite.

NELLY. Ce que je mérite !... monsieur Alfred... mais non, non ; j'ai promis, je n'irai pas.

ALFRED, se laissant emporter peu à peu. C'est convenu, madame... Mais puisqu'il m'est démontré que, quoi que je fasse, je ne pourrai détruire les fâcheuses préventions dont on vous a rempli l'esprit ; puisqu'il ne m'est plus permis de douter que je n'aie auprès de vous une ennemie implacable, sans égards, sans pitié, j'en serai donc réduit, pour me défendre, à vous faire connaître enfin toute la vérité.

NELLY. Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, monsieur, je l'exige.

ALFRED. M'expliquer !... Eh bien, oui, puisqu'on m'y force... Tenez, madame, prenez cette lettre...

NELLY, hésitant. Cette lettre ?... (Elle la prend machinalement.)

ALFRED.

Air d'Aristipe :

Je la tégés, le jour où tendre fille,
Vous acceptiez un mari de sa main.
Elle révèle un secret de famille,
Que je voulais renfermer dans mon sein,
Mais qui pour vous doit en sortir enfin.
Lisez, madame... Et quand votre innocence
Plus sûrement pourra nous juger tous,
Ce n'est pas moi qu'atteindra la sentence
Que vous aurez à porter entre nous.

NELLY. C'est donc ma mère que vous accusez ?... ma mère !... Reprenez cette lettre, monsieur ; je ne la lirai pas.

ALFRED. Je ne puis la reprendre ; madame, et vous la lirez ; car on m'a odieusement calomnié, et je veux aujourd'hui enfin justice pour tous.

NELLY. Justice pour tous ! (Avec dignité.) Je commencerai donc par vous, monsieur : Sortez ! sortez ! vous dis-je, et ne reparaissez jamais devant moi !

ALFRED, s'inclinant et s'ôtant, en mon-

trant la lettre qui est à terre. Vous me rappellerez bientôt, madame. (Il sort.)

SCÈNE V.

NELLY, seule.

Oh ! le misérable !... Accuser ma mère !... Et de quoi donc, mon Dieu !... Cet homme m'a fait peur... Il y avait dans sa voix, dans son regard, quelque chose de fatal !... Et cette lettre... quelque abominable mensonge sans doute... Ah ! que le feu en fasse justice !... (Musique. Elle ramasse la lettre, et va vers la cheminée pour la brûler.) Mais cette calomnie contre ma mère, il faut bien que je puisse la combattre pourtant... oui, oui, ayons le courage de lire cette imposture, pour pouvoir mieux dire ensuite à son auteur : Vous avez indignement menti !... Voyons... (Elle ouvre la lettre.) Ah ! je tremble... du courage donc... c'est pour elle... (Après avoir lu les premiers mots.) Oh !... les infâmes !... Non !... non !... Édmond... ma mère !... mensonge ! mensonge !... (Continuant à lire.) Ces détails... oh ! maintenant, ce sont mes souvenirs qui me tuent !... (Pleurant.) Serait-il donc vrai, mon Dieu ?... Ma mère !... elle, elle aussi !... (Marchant avec agitation.) Et moi !... moi !... qu'ils ont faite si malheureuse, il faudra que je me résigne, que je devore mes larmes dans la solitude !... Et l'on dira que je n'ai que ce que je mérite !... on rira de moi !... Eh ! bien, non, je ne supporterai pas plus longtemps cet excès de misère !... Non, on ne rira plus de moi !... Pour moi aussi, les fêtes et les plaisirs !... (Elle sonne.) Moi aussi, je serai aimée, environnée d'hommages... et j'aurai aussi peut-être... Et quand j'aurai ainsi conquis ma part de honte, je pourrai encore marcher tête haute, et parler de vertu comme les autres !... (A Joseph, qui paraît et ressort aussitôt.) Une voiture !...

Air : Au nom du père. (Grisar.)

Oui, dès ce soir, cette nouvelle vie !
Oui, dès ce soir, l'éclat et le plaisir !
Séchons mes pleurs, il faut être jolie,
Il faut sourire à ce doux avenir !...
Ces diamants, ces fleurs, cette couronne,
M'étaient si bien !... Pourquoi d'en dépourvoir ?
Elle les reprend.

A l'Opéra je ne veux que personne
Autant que moi, ce soir puisse briller !

Prenant ses gants.

Et maintenant, l'âme joyeuse,
De mon caprice allons dicter la loi !...
Allons aimer !... Que je suis malheureuse !
Pitié, mon Dieu ! pitié pour moi !

Elle retombe sur son fauteuil et se couvre la figure de ses deux mains.

SCÈNE VI.

M^{me} DÉGLIGNY, NELLY.M^{me} DÉGLIGNY. Maintenant, Nelly, je suis toute à toi.

NELLY, avec égarement. Ma mère!... ah! c'est vous, ma mère!

M^{me} DÉGLIGNY. Oui... mais qu'as-tu, mon enfant?

NELLY, se levant. Moi? rien... Je suis calme, très-calme... et heureuse même!... Mon parti est pris... on ne rira plus de moi, on ne dira plus que je n'ai que ce que je mérite!

M^{me} DÉGLIGNY. Que signifie?...

NELLY. Je vais à l'Opéra, ma mère.

M^{me} DÉGLIGNY. Comment?

NELLY. J'y vais, vous dis-je... quelqu'un peut-il m'en empêcher?

M^{me} DÉGLIGNY. Tu m'avais bien promis, cependant...

NELLY. Promis?... oui, j'avais promis d'être encore dupe... Eh bien, je ne veux plus l'être, voilà tout.

M^{me} DÉGLIGNY. Nelly, mon enfant!... (Elle veut prendre sa main, Nelly la retire.) Qu'est-ce donc?

NELLY. Rien... Votre main me brûle!

M^{me} DÉGLIGNY. Nelly!... Mais c'est toi qui as la fièvre... Cette agitation... Tu as appris encore quelque nouvelle fatale...

NELLY. J'ai appris!... ah! j'ai appris ce que j'aurais voulu ne savoir jamais!... C'est donc la honte qu'il faut mettre bas, pour marcher libre et contente dans la vie!... Eh bien, bravons donc la honte, et le honneur viendra peut-être! Les devoirs sont des préjugés, faits pour lier les petites âmes! Plus de devoirs donc, plus de préjugés! Des fêtes, des succès, de l'amour!

M^{me} DÉGLIGNY, stupéfaite. Mais tu es folle, ma pauvre enfant.

NELLY. Folle? Oui, je l'étais il n'y a qu'un instant; oui j'étais folle, puisque je croyais encore à la vertu... A présent, je ne le suis plus, je ne crois plus à rien. (Elle reprend sur la table la lettre qu'elle froisse.)

M^{me} DÉGLIGNY. Au nom du ciel, Nelly, écoute-moi. Tu es bien malheureuse, bien à plaindre, et personne mieux que moi ne comprend toute l'étendue d'un malheur dont je souffre autant que toi-même...

NELLY, avec une douloureuse ironie. Je vous remercie, ma mère. (Elle retombe épuisée sur le fauteuil.)

M^{me} DÉGLIGNY. Mais crois-moi, si grand qu'il soit, n'échange jamais ce malheur contre les remords... Mieux te vaudrait mourir!...

NELLY, se retournant vivement. Mourir! (Avec larmes, et sans la regarder.) Mais vous n'êtes pas morte, vous!

M^{me} DÉGLIGNY, comme foudroyée. Moi!... moi!... Ah!... mon Dieu! mon Dieu! me deviez-vous ce coup?... Le misérable!... Il t'en avait menacée!... Il a donc franchi le dernier pas!... Il a voulu forcer une mère à rougir, à se justifier devant son enfant!... Eh bien, je me justifierai donc. Je prouverai que je n'ai à rougir devant qui que ce soit au monde, pas même devant Dieu!... Écoutez-moi, Nelly, maintenant, je vous l'ordonne.

NELLY, la regardant en tremblant déjà de repentir. Ma mère!... Ah! qu'ai-je donc pu vous dire? (Elle prend sa main pour la porter à ses lèvres.)

M^{me} DÉGLIGNY. Écoutez-moi, et laissez ma main. Vous ne la reprendrez que lorsque vous pourrez encore la porter à vos lèvres avec respect... Je veux me justifier, vous dis-je.

NELLY. Vous justifier! vous, ma mère... et devant moi!... Et de quoi donc, mon Dieu?... Mais je ne crois rien, je n'ai rien cru... J'étais folle, vous l'avez dit; oui, j'étais folle, aveugle, ingrate!... Vous justifier!... Mais votre justification est dans tous mes souvenirs, dans votre inaltérable bonté, dans votre abnégation constante pour une fille indigne de tant de bienfaits et de tendresse, puisqu'elle a pu douter un seul instant de vos vertus!... Vous justifier!... Mais, encore une fois, j'étais folle, et aux insensés on pardonne tout!... (Jetant la lettre au feu.) Là, là... toutes ces infamies!... Et maintenant, ma mère, soyez bonne comme toujours, pardonnez-moi. (Elle se met à genoux devant sa mère.)

M^{me} DÉGLIGNY. Il faut, avant tout, que vous m'entendiez, ma fille, il le faut.

NELLY. Oh! non, non, un seul mot de vous, et que ce soit ma grâce! Pardonnez-moi, ma mère, et toute ma vie, toute une vie de respect, d'amour, de dévouement, sera consacrée à expier ma faute!... Eh! bien?

M^{me} DÉGLIGNY. Nelly!... (Elle lui tend la main pour la relever, mais sans la regarder encore.)

NELLY, d'un ton suppliant. J'étais si malheureuse!...

M^{me} DÉGLIGNY, lui ouvrant ses bras. Mon enfant!...

ENSEMBLE.

Ain nouveau de Doche.

NELLY.

Votre pardon, ma bonne mère,
A ramimé mon triste cur.
Près de vous seule, sur la terre,
Je puis encor croire au bonheur !

M^{me} DÉGLIGNY.

Ma pauvre enfant, va, de ta mère
Pour toi toujours battra le cœur !
Ah ! par toi seule, sur la terre,
Je puis encor croire au bonheur !

NELLY.

Désormais, mon enfant et vous,
Vous serez toute ma famille.

M^{me} DÉGLIGNY.

Le ciel est juste il met, ma fille,
Un lien de plus entre nous !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Elles s'embrassent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPH, puis EDMOND.

JOSEPH, à Nelly. M. Senneterre demande à parler à Madame.

M^{me} DÉGLIGNY. Lui !... ah ! sa vue !... N'importe, il faut le recevoir. (A Joseph.) Faites entrer.

NELLY. Mais si cela vous coûte trop, je le recevrai seule, ma mère.

M^{me} DÉGLIGNY, prenant la main de sa fille. Non, non, il faut qu'il nous retrouve ensemble. (A Edmond, qui entre et s'arrête au fond.) Vous le voyez, monsieur, votre but n'est pas atteint : Nelly ne m'a pas abandonnée encore, malgré vos odieuses calomnies.

EDMOND, approchant. Mes calomnies ?

NELLY. Mais ce n'est pas lui, ma mère.

M^{me} DÉGLIGNY. Ce n'est pas lui ? (Bas, à Nelly.) Ah ! je comprends.

EDMOND. Non, madame, non. J'ai été bien insensé, bien coupable envers vous, envers votre fille !... Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas descendu si bas. Dans une heure de folie et de désespoir, voulant à tout prix briser l'influence qui se plaçait entre elle et moi, j'ai eu, je l'avoue à ma honte, j'ai eu... un moment... la détestable pensée de cette imposture...

NELLY. Ah ! monsieur.

EDMOND. C'est horrible ! oui, si horrible, que jamais je n'aurais eu l'affreux courage de passer de la menace à l'action !... Mais qui donc enfin est le coupable aujourd'hui, et quel pouvait être son but ? (A Nelly.)

Nommez-le-moi, madame... que je le châtie d'abord, et que je vous prouve bien à toutes deux que jamais un mot, un seul mot de moi n'a pu autoriser ses infâmes suppositions !... (M^{me} Dégligny serre la main de sa fille et lui fait signe de ne rien dire.)

NELLY. Je n'ai personne à nommer, monsieur... Je n'ai reçu qu'un écrit anonyme... (M^{me} Dégligny lui fait un signe d'approbation) dont le feu a fait justice... Il est donc inutile de penser davantage à cela... Ma mère sait bien que jamais je ne l'ai crue plus digne de mon respect et de ma reconnaissance. Elle me garde toute sa tendresse... il ne me faut rien de plus. (Moment de silence.)

M^{me} DÉGLIGNY, avec effort. Revenons au but de votre visite, monsieur... Est-ce à ma fille ou à moi que vous désiriez parler ?

EDMOND, très-ému. A toutes deux, madame... Votre avocat m'a envoyé... mon Dieu !... Tant de coups m'ont été portés aujourd'hui !... pardon... mes idées...

NELLY, bas à M^{me} Dégligny. Ma mère... il pâlit... (Haut, en passant entre sa mère et lui.) Monsieur !...

EDMOND. Oh ! point d'intérêt... pas de pitié... j'en suis indigne, vous le savez trop ! et cela m'ôterait mon courage. Je venais... je venais... vous faire mes adieux.

M^{me} DÉGLIGNY et NELLY. Vos adieux ?

EDMOND. Oui, ce soir même je pars.

NELLY. On vous prêtait pourtant un tout autre projet, pour ce soir, du moins.

EDMOND. Oui, ce soir, je devais ajouter un nouveau tort à tous ceux que j'ai déjà eus envers vous... et pour qui, grand Dieu !... J'allais monter en voiture, quand je reçus tout à la fois la nouvelle d'un sinistre écrasant, et ces papiers !... La ruine seule n'eût été rien ; mais être ainsi menacé tout à coup de voir la justice briser à toujours un lieu que j'avais moi-même, pourtant si peu respecté jusque-là !... Je ne sais ce qui se passa en moi... Un froid glacial me frappa au front et au cœur... C'était comme un désenchantement de tout, le réveil après l'ivresse... Pour la première fois enfin, je voyais toute la profondeur du gouffre que jour par jour j'avais creusé devant moi !... et je compris qu'il ne me restait plus qu'un parti : l'exil.

M^{me} DÉGLIGNY. Mais cette fois, au moins, votre honneur et votre liberté ne sont pas compromis.

EDMOND. Grâce au ciel, non. Il ne me restera rien ; mais tous mes créanciers mourront être désintéressés. Une seule affaire aurait pu me donner de sérieuses inquiétudes ;

mais elle est aux mains d'Alfred... Alfred est mon ami.

NELLY. Votre ami !

EDMOND. J'ai sa parole, et c'est un honnête homme. (*Mouvement de Nelly et de sa mère.*) Je n'ai donc rien à craindre à ce sujet, et mon départ, cette fois, n'est nullement une fuite. Son premier but est de réaliser la séparation que vous demandez, que vous avez droit d'obtenir... en évitant... le scandale d'un procès... que mon éloignement rend désormais inutile... Vous désirez que notre enfant vous reste... cela est juste... je ne mérite pas même la consolation de ses caresses... Vous le garderez donc, madame. Il apprendra de vous et de votre digne mère le respect des devoirs et la pratique constante de toutes les vertus... Qu'il ne sache jamais surtout combien son malheureux père fut aveugle et coupable envers vous... il me maudirait !... Et je voudrais... si un jour enfin... lorsque j'aurai réparé mes torts, autant qu'il me sera possible... si un jour, vous ne désespérez plus de moi... si votre pitié me rappelait... je voudrais retrouver au moins en lui un peu de cette tendresse que m'avait accordée sa mère !

NELLY, *bas à M^{me} Dégligny.* Mon cœur se brise !

M^{me} DÉGLIGNY, *avec émotion.* Votre résolution est donc bien prise, monsieur ?

EDMOND. Oui, madame.

M^{me} DÉGLIGNY. Et ce départ vous paraît indispensable ?

EDMOND. Indispensable, oui... car ni l'une ni l'autre vous ne pouvez plus vous fier à mes promesses. J'ai perdu, d'un seul coup, bien des illusions aujourd'hui ! Mais qui vous répondrait que des illusions nouvelles ne viendraient pas encore m'ébourdir, m'entraîner ?... Oui, oui, il faut que je parte, pour votre repos... pour votre bonheur à toutes deux !

AIR : *Petit enfant.* (Quidaut.) *Bat du prisonnier.*

Où, c'est pour vous surtout que je m'exile,
Et vais au loin chercher de tristes jours.
Pour notre enfant et vous de moi assilé
Mes vœux vêts Dieux s'élèveront toujours !
Pour les remords si j'ai l'âme obsédée,
Pour les calmer, et pour me soutenir,
J'aurai du moins là consolante idée
Que je serai seul, là-bas, à souffrir !

NELLY. Et moi, monsieur, et moi !...

EDMOND. Oh ! vous, vous êtes sans reproche, et vous aurez votre mère et notre enfant !... Adieu !

NELLY. Oh ! mais c'est impossible !... ma

mère, il ne peut partir ainsi. (*Edouard est déjà près de la porte, M^{me} Dégligny à l'avant-scène, et Nelly entre eux. Gilotin paraît à ce moment.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GILOTIN.

GILOTIN, *avec un calme sévère.* Non, certainement, il ne peut pas partir. Nous avons, avant tout, un compte à régler ensemble.

EDMOND, *dans le fond.* Je ne vous comprends pas, monsieur.

GILOTIN, *descendant en scène.* Vous me comprendrez tout à l'heure.

NELLY. Je tremble !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH. Monsieur Alfred Duverney désire parler...

M^{me} DÉGLIGNY. Monsieur Duverney !... une telle audace !... Jamais ma porte ne s'ouvrira pour cet homme.

GILOTIN. Pardon, madame... c'est moi qui lui avais donné rendez-vous, parce que sa présence m'est absolument indispensable. Permettez-moi donc, je vous prie, de le recevoir. (*A Joseph.*) Faites entrer M. Alfred.

NELLY, *bas à sa mère.* Quel peut être son projet ?

M^{me} DÉGLIGNY, *de même.* Attendons. (*Elle s'assied sur le canapé avec sa fille. Edmond est appuyé sur un fauteuil, un peu en arrière. Joseph reparait et fait signe à Alfred qu'il peut entrer.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALFRED.

GILOTIN, *allant au-devant de lui.* Eh ! arrivez donc, mon cher ami !... Ah ! nous voilà enfin au complet ; et nous allons pouvoir tenir notre petit conseil de famille. (*Alfred salue les deux dames, qui ne le regardent même pas, et en se retournant, il aperçoit Edmond.*)

ALFRED, *à part.* Edmond ici !... (*Bas à Gilotin.*) Que voulez-vous donc faire ?

GILOTIN, *de même.* Me venger, vous le savez bien ; et j'ai besoin de vous pour ça. (*Haut.*) Mais prenons des sièges, nous serons mieux. (*Il avance des sièges. M^{me} Dégligny reste sur le canapé à droite avec sa fille.*)

ALFRED, *à part.* Ce diable d'homme !

maintenant des manières... On ne sait plus à quoi s'en tenir avec lui.

GILOTIN. Voilà ce que c'est. Ecoutez-moi tous, maintenant. Jusqu'à ce jour, vous n'aviez vu en moi qu'un pauvre bonhomme, bien simple, bien ridicule... un bonnetier dans toute la force du terme enfin, c'est-à-dire quelque chose au-dessous de l'épicier, à votre mesure intellectuelle, messieurs les mauvais plaisants... Eh bien, je vais vous prouver que lorsqu'il s'agit d'honneur et de vengeance, le bonhomme, quoique bonnetier, peut n'être plus aussi simple, et qu'après avoir longtemps fait rire et laissé rire à ses dépens, il peut... faire peur, s'il le veut, à ceux-là même qui riaient le plus... ce qui est bien différent, n'est-il pas vrai? — Avant que je ne commence ma preuve, il faut que vous, mon cousin, et vous, monsieur Alfred, vous preniez l'engagement de rester à vos places, et de m'écouter jusqu'au bout. Vous me devez au moins cela tous deux, n'est-ce pas?

EDMOND. Je ferai ce que vous désirez, monsieur.

GILOTIN, à Alfred. Et vous?

ALFRED. Véritablement, vous parlez d'or, mon cher monsieur Gilotin, et je serais désolé de perdre une seule de vos paroles.

GILOTIN. Vous êtes bien bon; mais vous ne direz peut-être pas toujours ça... Enfin n'importe, je commence... Voilà trois mois monsieur Sennejerre, trois mois déjà que j'ai connu enfin le véritable auteur de l'enlèvement de ma pauvre femme. J'ai bien souffert, bien pleuré, quand le malheur est arrivé... Eh bien, quand j'ai su que c'était un homme en qui j'avais mis toute ma confiance, pour qui j'aurais donné tout ce que je possédais, qui m'avait ainsi trahi... ah! je crois que le coup a été encore plus affreux! Je ne voulais pas, je ne pouvais pas le croire... ça me paraissait si lâche, si infâme!...

EDMOND, se levant. Monsieur!...

NELLY, se levant aussi, effrayée. Ma mère!...

GILOTIN. Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, cousin?... Je n'ai nommé personne, et je ne vous ai pas dit que j'avais fini. J'ai votre parole; asseyez-vous.

EDMOND, reprenant place. Oh! quel supplice! (*Nelly tombe assise en même temps.*)

GILOTIN. Je voulais d'abord, comme vous autres du grand monde, provoquer... mon ennemi... je ne lui donnerai pas d'autre nom provisoirement, pour garder mon sangfroid... Je voulais donc le provoquer, me battre... car la mort ne me faisait pas peur alors!...

Mais s'il me tuait pourtant, que devenait ma vengeance?... et il m'en fallait une! (*A Alfred.*) Ne remuez donc pas ainsi sur votre chaise, ça me distrairait.

ALFRED. Moi, mais je ne bouge pas.

GILOTIN. A la bonne heure. D'abord, je ne fis rien paraître... je gardai mon secret pour moi seul, afin d'atteindre plus sûrement mon but. C'est que malgré l'air stupide et naïf qui a tant amusé monsieur autrefois, j'ai ma petite dose de malice tout comme un autre, voyez-vous. Tenez, il rit encore, mais ça passera. Je compris donc, tout de suite, que celui qui pourrait me servir le mieux dans mes projets était précisément l'ami intime de... mon ennemi.

ALFRED, à part. Hein?

GILOTIN. Oh! il n'y a rien de tel qu'un ami pour bien trahir... Je ne vois guère qu'un parent pour trahir mieux.

ALFRED, voulant se lever. Ah ça, mais!...

GILOTIN, le faisant rasseoir. Quoi? J'espère que vous ne prenez pas ça pour vous... Vous voyez bien que je continue à ne pas nommer les masques, laissez-moi donc poursuivre. C'est à mon honneur que cet homme en avait voulu, c'est son honneur qu'il me fallait.

EDMOND. Heuvenement que pour cela...

GILOTIN. Cela? j'en suis maître.

EDMOND. Comment?

NELLY et M^{me} DÉGLIGNY. Juste ciel!

GILOTIN. Et c'est encore à l'excellent ami intime que j'en suis redevable.

EDMOND. Qu'entends-je?

GILOTIN, à Alfred. Mais tenez-vous donc tranquille. On dirait que vous avez peur.

ALFRED. Peur, moi! par exemple!

GILOTIN. Mais dame!... je vous avais prévenu.

ALFRED, souriant dédaigneusement. Poursuivez, monsieur, poursuivez.

EDMOND, avec une rage contenue. Oui, oui, poursuivez.

GILOTIN. M'y voilà. Dans un moment de crise, mon trop confiant ennemi avait, pour une somme de cent mille francs, déposé entre les loyales mains de son cher agent de change, certaines actions... espèce de fausse monnaie en papier qui suffit pour conduire un homme tout droit chez le procureur du roi.

EDMOND. Eh bien!

GILOTIN. Eh bien, je les ai ces actions.

M^{me} DÉGLIGNY. Ah! le malheureux!

EDMOND, *se levant*. Mais c'est une abominable trahison !

GILOTIN. Je ne vous dis pas le contraire ; aussi le traître s'est-il fait payer fort cher : cent mille francs de plus qu'on ne lui devait.

ALFRED, *voulant aussi se lever*. Mais monsieur !...

GILOTIN, *le retenant*. Il était dans son droit, oui, c'est juste : on ne se libérait pas, les actions étaient à lui, c'était à prendre ou à laisser !... Enfin, je les voulais ces actions, et les voilà ! (*Se levant*.) Et conviendrez-vous, maintenant, que je suis maître de votre honneur, monsieur Senneterre ?

NELLY, *pleurant*. Que faire, mon Dieu ?... Mon cousin... monsieur... mes diamants... ce qui reste de mes biens... de ceux de ma mère... n'est-ce pas, ma mère ?

M^{ME} DÉGLIGNY. Oui, oui, prenez tout, monsieur... La misère plutôt que la honte !...

GILOTIN. Ainsi, vous qu'il a si souvent offensées, vous vous sacrifieriez encore pour lui ?

NELLY. N'est-ce pas notre devoir ?

GILOTIN. Non, c'est beaucoup plus, et le mien... est de refuser.

NELLY. O mon Dieu !

GILOTIN. Nous venons tout à l'heure, au surplus, si lui-même voudrait se racheter à ce prix. Mais avant tout, il faut en finir avec l'ami intime : son tour est venu.

ALFRED. Je vous ai écouté jusqu'ici avec une grande patience, monsieur.

GILOTIN, *reprenant place*.) C'est vrai, vous m'avez tenu parole... Eh bien, il faut continuer.

ALFRED. Oh ! vous m'excédez à la fin ! Il ne me convient pas de demeurer ici plus longtemps. Si quelqu'un a autre chose à me dire encore, il pourra me retrouver ailleurs. (*Il s'éloigne*.)

GILOTIN, *sans se lever*. Prenez garde ! si vous vous en allez, c'est vous qui aurez affaire au procureur du roi !

ALFRED, *s'arrêtant*. Qu'est-ce à dire ?

GILOTIN. Venez vous rasseoir et vous le saurez.

ALFRED, *reprenant sa chaise*. Ah ! pardieu ! cela devient trop plaisant !

GILOTIN. Pas tant, pas tant, vous allez voir. (*Aux autres*.) Vous concevez que tout en me servant de ce digne ami, moi, qu'il prenait pour un imbécile, je n'étais pas fâché de connaître le pourquoi de sa trahison ; si bien qu'à force de chercher, j'ai fini par le découvrir.

ALFRED. Qu'allez-vous dire, monsieur ?

GILOTIN. Ce que je crois la vérité. Si je me trompe, vous pourrez me démentir. (*A Edmond*.) Voyons, mon cousin, supposons que vous aimiez une jeune femme, modèle de toutes les vertus, adorant un mari qui l'abandonne, ne serait-il pas bien habile, pour entraîner cette femme à l'oubli de ses devoirs, d'exploiter, d'encourager l'extravagance du mari, de le pousser, de faute en faute, jusqu'à sa ruine, jusqu'au déshonneur, afin d'amener l'innocente victime de ses désordres à ne plus l'aimer d'abord, à le mépriser ensuite, et enfin ?...

EDMOND, *entre ses dents*. Oh ! le misérable !...

ALFRED. Maudit homme !

GILOTIN. Attendez, ce n'est pas encore tout. S'il y avait auprès de cette pauvre jeune femme, une mère, son bon ange, toujours là pour voir le danger et pour l'en préserver, ne serait-il pas bien habile encore de faire écrire quelque lettre, quelque calomnie atroce, pour lui enlever la confiance de sa fille ?

EDMOND, *impétueusement*. Assez ! assez !... sortons, monsieur.

ALFRED, *l'imitant*. Soit. (*Effroi des deux femmes, qui se lèvent*.)

GILOTIN, *retenant Edmond*. Sortir ! Pourquoi faire ? Pour vous battre ! Non, non, il n'y aura pas de duel entre vous ; je ne veux pas qu'il y en ait.

ALFRED, *voulant sortir*. Ah ! c'en est trop !

GILOTIN. Prenez garde au procureur du roi.

ALFRED, *revenant*. Mais cet homme est fou !... Décidément, que voulez-vous de moi, voyons ?

GILOTIN, *avec le plus grand sang-froid*. Je veux... je veux d'abord que vous me rendiez cent mille francs.

ALFRED, *ricanant*. Monsieur plaisante, sans doute ?

GILOTIN. Il y a six mois que je ne plaisante plus, monsieur. Vous me devez cent mille francs.

ALFRED. Moi ?

GILOTIN. Pour le moins. Cent mille francs que je vous ai comptés en plus de ce qui vous revenait pour le dépôt des actions, et que vous allez me rendre ; à moins que vous n'aimiez mieux que je porte ce petit écrit au procureur du roi.

ALFRED. Quel écrit ?

GILOTIN. Oh ! une vingtaine de lignes seulement... de la même écriture que la lettre à la calomnie... et que j'ai payées mille francs la ligne... Une déclaration signée par un certain Robert...

ALFRED. Robert ! (*Edmond paraît frappé de ce nom et écoute avec avidité.*)

GILOTIN. Et il résulte clairement de cette déclaration, que mon malheureux cousin a été trompé le premier dans cette déplorable affaire de mine, et que ce Robert, le seul créateur des actions frauduleuses, lui a été envoyé par vous...

ALFRED. Par moi ?

GILOTIN. Oui, oui, par vous, qui avez accepté ensuite, comme nantissement, ces chiffons de papier, dont mieux que personne vous connaissiez la valeur négative, pour vous en faire, au besoin, une arme contre celui dont déjà vous convoitiez la femme.

EDMOND, qui s'exalte peu à peu. Oh ! mais son sang ! tout son sang ! (*Il veut remonter.*)

GILOTIN, le retenant encore. Du tout, son argent ; je n'en veux pas plus, moi, et ça le punira mieux. (*A Alfred.*) Voyons, monsieur, terminons. Vous n'avez pas les cent mille francs sur vous, probablement... mais il y a là du papier, des plumes... faites-moi un bon sur la Banque, et je vous remets cet écrit, sinon !... (*Alfred va près de la table et prend une plume.*) Ah ! vous entendez raison. Ajoutez, s'il vous plaît, les vingt mille francs comptés par moi à votre complice pour le mettre en route et le faire vivre à l'étranger en honnête homme, si c'est possible... vous êtes trop juste pour laisser cette dépense à ma charge. (*Alfred remet le bon à Gilotin, qui, après y avoir jeté un coup d'œil, lui*

donne, en échange, la déclaration de Robert.) Très-bien. Maintenant, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, c'est de renoncer aux affaires, car vous n'avez pas la main heureuse.

ALFRED, en s'éloignant. Nous nous reverrons, monsieur Scnneterre !

EDMOND. Je l'espère, monsieur !

GILOTIN, à la porte, à Alfred, qui a disparu. Du tout, du tout, vous ne vous reverrez pas. On ne se bat pas avec un homme comme vous ; quand il est démasqué, on le met à la porte tout bonnement, et vous y êtes. (*A Nelly, en redescendant la scène.*) Ouf !... Maintenant, cousine, jetez-moi tout ça au feu, ça n'est plus bon à rien. (*Il lui donne les actions.*)

NELLY, M^{me} DÉGLIGNY et EDMOND. Comment ?

GILOTIN. Est-ce que vous ne le trouvez pas assez puni comme ça ?

EDMOND, très-ému. Ah ! monsieur ! (*Lui tendant la main.*) Mon cousin, ce que j'éprouve en ce moment, on ne le dit pas.

GILOTIN, avec une égale émotion et prenant sa main. Non, mais ça se comprend tout de même... merci !... Ah ! ma foi, il y avait trop longtemps que j'étais sorti de mon caractère, ça m'étouffait... (*A Nelly et à M^{me} Dégligny.*) Il ne faut plus qu'il parte, n'est-ce pas ?

NELLY, lui tendant la main. Edmond !

GILOTIN, le faisant passer. Il n'était que fou, égaré, et pour cette fois, je le crois bien guéri, et moi, bien vengé... à ma manière. (*Nelly réunit sur son cœur la main d'Edmond et celle de M^{me} Dégligny.*)

M^{me} DÉGLIGNY. Ah ! Dieu me devait cela !

FIN